Alors, que Charles de Gaulle prenait les rênes de la République française, que le nouveau franc s'apprêtait à entrer dans le quotidien des Français, que la catastrophe de Malpasset endeuillait le pays avec ses 423 victimes, que François Truffaut révélait *Les Quatre Cents Coups* au public et que Gérard Philipe disparaissait prématurément à l'âge de 36 ans, Nelly Cassèdre soufflait ses quatorze bougies sans se douter que son destin allait bientôt basculer.

L'année 1959 était déjà bien entamée, et quelque chose dans l'air, dans les regards, dans les conversations qui s'interrompaient trop vite, laissait penser que ce qui approchait ne serait pas seulement une période de progrès. Nelly est née dans le Gard, dans le village de Vézénobres, à une époque où la vie quotidienne des campagnes françaises était encore marquée par des habitudes héritées de l'entre-deux-guerres. Son père, Claude, travaillait comme livreur de charbon, un métier essentiel avant la généralisation du fioul et du chauffage électrique.

Sa mère, Michelle, était femme au foyer, rôle alors largement répandu dans les familles rurales, où l'économie domestique reposait sur une gestion minutieuse du ménage, des enfants et parfois d'un petit potager. La famille vivait dans une modeste maison : une cuisine servant de cœur de vie et deux chambres étroites. Comme dans beaucoup de foyers de village jusque dans les années 1950-1960, les toilettes se trouvaient à l'extérieur, et la toilette quotidienne se faisait dans une bassine, faute d'eau courante ou de salle de bain aménagée. Ce mode de vie, simple mais structuré, reflétait les conditions matérielles de l'époque et la solidarité discrète des communautés rurales.

Enfant, Nelly allait à l'école comme tous les autres enfants, mais elle n'avait jamais vraiment accroché avec le monde scolaire. Apprendre, rester assise pendant des heures et écouter attentivement les professeurs n'étaient clairement pas ses activités préférées. Elle avait beaucoup de mal à rester concentrée lorsqu'un professeur parlait pendant de longues minutes devant la classe. Son esprit avait tendance à partir dans tous les sens, et la moindre occasion était bonne pour regarder par la fenêtre, discuter avec sa voisine ou trouver quelque chose de plus intéressant à faire.

Passer toute une journée assise derrière un bureau à écouter les professeurs n'était vraiment pas son truc. Elle avait besoin de bouger, de parler, de rire et surtout de faire les choses à sa manière. Les cours lui semblaient parfois interminables, et elle regardait souvent l'horloge en espérant que la sonnerie retentisse enfin.

Et lorsque la journée d'école se terminait, elle n'était pas pour autant débarrassée de ses obligations. Il fallait encore rentrer à la maison et faire les

devoirs. Rien que l'idée de devoir ouvrir un cahier après avoir déjà passé plusieurs heures à l'école suffisait à l'agacer. Les devoirs du soir étaient pour elle une véritable corvée. Elle trouvait toujours une bonne raison pour les repousser : ranger ses affaires, discuter, jouer, regarder quelque chose ou simplement déclarer qu'elle était trop fatiguée.

En classe, Nelly avait également un petit talent pour se faire remarquer. Elle avait du mal à rester tranquille très longtemps. Une remarque lancée au mauvais moment, un fou rire avec une camarade, une petite plaisanterie ou une discussion pendant que le professeur parlait… Il ne lui fallait pas grand-chose pour perturber le cours. Bien évidemment, les professeurs finissaient par la remarquer.

— Nelly, ça suffit maintenant !

Mais quelques minutes plus tard, elle recommençait, parfois sans même s'en rendre compte. Elle n'était pas forcément méchante ou irrespectueuse ; elle avait simplement beaucoup d'énergie et une fâcheuse tendance à se laisser emporter par son envie de parler ou de s'amuser. À force, les punitions devenaient presque une habitude. Et lorsqu'elle dépassait vraiment les limites, elle connaissait la sentence : debout derrière le tableau.

Elle devait alors rester là, silencieuse, à regarder le coin du mur, pendant que les autres élèves poursuivaient tranquillement leur cours. Pour Nelly, ces moments semblaient interminables. Elle essayait de rester sérieuse, mais il lui arrivait parfois d'avoir envie de rire rien qu'en pensant à la situation dans laquelle elle s'était encore mise. Derrière le tableau, elle pouvait enfin réfléchir à ce qu'elle avait fait… du moins pendant quelques minutes.

Puis, dès qu'elle retournait à sa place, son naturel reprenait souvent le dessus. Avec le recul, cette période de son enfance révélait déjà beaucoup de sa personnalité : Nelly était une enfant vive, spontanée, curieuse à sa manière, avec beaucoup de caractère et une énergie difficile à contenir. L'école avait peut-être du mal à canaliser cette énergie, mais elle faisait déjà partie de ce qui la rendait unique.

Ce qui frappait le plus, c'était cette étrange obstination : malgré les sanctions, malgré les avertissements répétés, elle continuait parfois à céder à l'appel de l'école buissonnière, comme si quelque chose en elle refusait de se laisser dompter. Plus troublant encore, elle n'hésitait pas à entraîner une camarade dans ses fugues, glissant dans ses paroles juste ce qu'il fallait de persuasion pour la faire basculer à ses côtés. Leurs journées s'écoulaient loin des regards, à errer dans les champs des agriculteurs, à dérober des fèves quand la saison s'y prêtait, à cueillir des fruits comme deux ombres affamées.

L’hiver, lorsque les pluies avaient détrempé la terre avant que le gel ne la fige, elles s’aventuraient sur les plaques de glace, glissant en silence, comme si le monde autour d’elles s’était retiré, ne laissant que le froid et leur insouciance dangereuse. Avec le temps, leurs escapades prirent une teinte plus trouble. Ce n’était plus seulement l’envie de fuir les cours ou de grappiller quelques fruits volés : c’était comme si elles cherchaient à s’arracher à quelque chose de plus profond, un malaise qu’elles ne savaient pas nommer.

Les plaques de glace sur lesquelles elles glissaient n’étaient plus un simple jeu : c’était une manière de défier le froid, de sentir sous leurs pieds ce mince miroir gelé prêt à céder. Elles s’y aventuraient malgré le danger, comme si la menace elle-même les attirait. Le vent sifflait autour d’elles, mordant leurs joues, mais elles continuaient, obstinées, insensibles à tout ce qui aurait dû les ramener à la raison. Dans les champs déserts, entre les rangées de terre retournée, elles marchaient longtemps sans parler, laissant derrière elles des traces que personne ne suivait.

Parfois, elles s’attardaient près des granges abandonnées, là où l’odeur de poussière et de bois humide semblait retenir les secrets des saisons passées. Elles s’y glissaient comme deux intruses, observant les ombres qui s’étiraient sur les murs, imaginant des histoires que personne n’aurait voulu entendre. Il y avait dans leurs rires un éclat nerveux, quelque chose de fragile, presque inquiétant. Et chaque fois qu’elles rentraient, les vêtements trempés, les doigts engourdis, il restait dans leurs yeux cette lueur étrange, un mélange de défi, de peur et d’un plaisir coupable qu’elles ne comprenaient pas encore.

Lorsque venait l’heure de rentrer à la maison, Nelly sentait la peur lui serrer la poitrine. Chaque pas qui la rapprochait de cette petite porte d’entrée lui demandait un courage immense. Elle savait ce qui l’attendait derrière. En poussant la porte, elle découvrait ses parents, debout, prêts à fondre sur elle comme des prédateurs sur leur proie. Sa mère se plaçait derrière elle et l’enserrait de ses bras pour l’empêcher de fuir.

Puis son père s’approchait. Les gifles pleuvaient, violentes, humiliantes. Nelly encaissait les coups en silence. Elle avait fini par s’habituer à la douleur. Ou plutôt, elle avait appris à la supporter. Mais il y avait une chose qu’elle ne parvenait pas à comprendre. Une question qui revenait sans cesse, plus douloureuse encore que les coups : comment ceux qui étaient censés la protéger pouvaient-ils prendre plaisir à lui faire du mal ? Pourquoi ses propres parents semblaient-ils éprouver de la satisfaction en la voyant souffrir ?

À l'âge de quatorze ans, elle passa son certificat d'études sans être surprise par ses résultats. Lorsque ses parents, persuadés qu'elle était incapable de poursuivre ses études, lui ordonnèrent de trouver un travail, elle ressentit une profonde injustice. Il était, selon eux, hors de question qu'elle reste sans rien faire. Mais cette décision imposée sans lui demander son avis provoqua en elle un sentiment de révolte : elle supportait de moins en moins que ses parents décident de son avenir à sa place.

Physiquement, elle était une enfant particulièrement précoce, à laquelle on aurait aisément donné dix-sept ans. À la fin de l'après-midi, elle se plaisait à flâner aux abords de l'école des garçons. Toutefois, avant de quitter son domicile, elle consacrait le temps nécessaire à sa préparation afin de s'assurer qu'elle ne passerait pas inaperçue. Susciter et attirer les regards des garçons sur sa personne constituait sa principale préoccupation. Son comportement était tout entier empreint d'une recherche constante d'attention.

Dans ses gestes, dans sa démarche et dans l'expression de son visage, elle semblait s'appliquer à ne jamais laisser les garçons indifférents. Elle savait se montrer souriante, adopter une attitude plus assurée et prolonger certains regards afin de susciter leur curiosité. Chacun de ses passages aux abords de l'école devenait ainsi une occasion de se faire remarquer et de s'assurer que les regards se tournaient vers elle. Cette volonté de plaire et de provoquer l'intérêt des garçons paraissait guider une grande partie de sa conduite.

Un samedi soir, elle avait appris qu'un petit bal populaire serait organisé sur la grande place, juste devant la mairie. Depuis plusieurs jours, tout le village ne parlait que de cet événement. Des guirlandes lumineuses avaient été installées entre les arbres, un petit orchestre devait jouer jusque tard dans la nuit et les habitants avaient prévu de se retrouver pour danser, discuter et profiter de la douceur de la soirée.

À l'idée d'y aller, elle sentait déjà son cœur s'emballer. Mais demander la permission à ses parents était totalement hors de question. Elle connaissait leur réponse avant même d'avoir posé la question. Ils lui auraient immédiatement répondu qu'elle était trop jeune, que la nuit était dangereuse et qu'il était hors de question qu'elle se promène seule à vélo après la tombée du jour. Sa demande aurait été refusée sur-le-champ, sans la moindre possibilité de négociation.

Toute la journée, elle avait donc gardé son secret pour elle. Pourtant, plus la soirée avançait, plus son envie de rejoindre le bal devenait forte. Elle imaginait la musique qui résonnait déjà sur la place, les rires, les conversations et les lumières qui illuminaient la façade de la mairie. Pendant le dîner, elle avait essayé de paraître calme, répondant distraitement aux

questions de ses parents tout en réfléchissant à son projet. Il ne lui restait finalement qu'une seule solution : attendre patiemment que ses parents s'endorment.

Une fois la maison plongée dans le silence, elle pourrait ouvrir doucement la fenêtre de sa chambre et passer à l'extérieur sans faire le moindre bruit. Son vélo était rangé derrière la maison, à l'abri des regards. Elle l'avait vérifié discrètement un peu plus tôt dans la journée. Elle savait que son escapade n'était pas sans risque et, malgré son enthousiasme, une légère inquiétude lui serrait l'estomac. Pourtant, la perspective de passer une soirée différente, loin des règles et de la surveillance de ses parents, était trop tentante. Elle se promit d'être prudente et de rentrer avant le lever du soleil.

Alors, allongée sur son lit, elle attendit. Elle entendit peu à peu les bruits de la maison s'éteindre : les pas de ses parents dans le couloir, une porte qui se refermait doucement, puis le silence. Elle resta encore quelques minutes immobile, le cœur battant, attentive au moindre son. Lorsque tout lui sembla enfin calme, elle se leva avec précaution. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda une dernière fois sa chambre plongée dans l'obscurité. Puis, elle posa lentement la main sur la poignée de la fenêtre. La grande aventure de la soirée pouvait enfin commencer.

Sur son vélo, elle pédalait à toute vitesse, comme si un monstre invisible la poursuivait. Le vent s'engouffrait dans ses cheveux, faisant voler quelques mèches autour de son visage, tandis que son cœur battait avec force sous l'effet de l'effort et de l'excitation. Elle jetait parfois un regard derrière elle, non pas parce que quelqu'un la suivait réellement, mais parce qu'elle avait l'impression que le temps lui-même cherchait à la rattraper. Lorsqu'elle arriva enfin à destination, elle ralentit brusquement et chercha un endroit discret où laisser son vélo.

Après s'être assurée qu'il était suffisamment bien dissimulé, elle prit quelques secondes pour retrouver son calme. Elle passa délicatement ses doigts dans ses cheveux afin de remettre de l'ordre dans les mèches rebelles, puis observa rapidement sa tenue. D'un geste naturel et assuré, elle remonta légèrement sa robe et la réajusta, dévoilant un peu plus ses longues et élégantes jambes. Il fallait bien l'avouer : elle était d'une beauté exceptionnelle. Son visage attirait immédiatement le regard, tandis que sa silhouette harmonieuse semblait avoir été dessinée avec une précision presque irréelle.

Elle possédait surtout cette assurance particulière, cette manière de se tenir et de se déplacer qui donnait l'impression qu'elle savait parfaitement l'effet qu'elle produisait sur les autres. Elle prit alors une profonde inspiration avant de s'avancer en direction de la piste de danse. À chacun de ses pas, elle

semblait gagner davantage en confiance. Elle se sentait telle une reine entrant dans son royaume, consciente des regards qui commençaient peu à peu à se tourner vers elle.

Les jeunes garçons interrompaient parfois leurs conversations pour l'observer, tandis que certains hommes se retournaient discrètement sur son passage, incapables de cacher leur admiration. Quelques regards se faisaient insistants, d'autres simplement fascinés. Elle percevait cette attention et, sans même avoir besoin de prononcer un mot, sa présence semblait suffire à attirer toute la salle.

Mais son apparition ne faisait pas l'unanimité. Certaines femmes, observant les regards que leurs compagnons ou les autres invités lui accordaient, ne pouvaient dissimuler une certaine irritation. Quelques murmures s'élevèrent, accompagnés de regards froids ou jaloux. Pourtant, elle continua d'avancer sans se laisser troubler, le visage serein et la démarche élégante. Ce soir-là, avant même d'avoir posé un pied sur la piste de danse, elle avait déjà réussi à attirer tous les regards.

Elle passa une soirée vraiment très agréable. Dès son arrivée, elle se sentit à l'aise et profita pleinement de chaque instant. Au cours de la soirée, elle fit la connaissance de trois garçons particulièrement gentils et attentionnés avec elle : Lucien, Paul et Bernard. Tous les trois étaient de grands amis et formaient un trio inséparable. Ils avaient l'habitude de tout faire ensemble et ne se quittaient presque jamais. Nelly apprécia rapidement leur compagnie.

Ils discutèrent longuement, plaisantèrent et partagèrent de nombreux moments de rire. Lucien était plutôt calme et attentif, tandis que Paul et Bernard étaient plus joyeux et toujours prêts à raconter une histoire amusante. Au fil de la soirée, Nelly eut l'impression de les connaître depuis bien plus longtemps. Cependant, le temps passa rapidement et, en regardant l'heure, Nelly comprit qu'il était venu pour elle de rentrer chez elle.

Les trois garçons, soucieux de sa sécurité et ne souhaitant pas la laisser repartir seule, lui proposèrent gentiment de la raccompagner. Mais Nelly les remercia avec un sourire et refusa leur proposition. Elle leur expliqua qu'elle préférait rentrer seule et qu'elle connaissait parfaitement le chemin. Après leur avoir souhaité une bonne soirée, Nelly prit donc congé. Tandis qu'elle s'éloignait, elle repensa avec le sourire aux bons moments qu'elle venait de passer. Elle ne savait pas encore que cette rencontre avec Lucien, Paul et Bernard pourrait bien marquer le début d'une histoire inattendue.

Une fois arrivée chez elle, Nelly enjamba la fenêtre de sa chambre avec précaution, espérant pouvoir regagner sa chambre sans être remarquée. Mais

à peine eut-elle posé un pied à l'intérieur qu'une main se referma brutalement autour de son poignet.

Son père.

Elle n'eut même pas le temps de se retourner. Il la tira violemment vers lui, lui faisant perdre l'équilibre. À ses côtés, sa femme observait la scène sans intervenir. Au contraire, elle se rapprocha et, avec la complicité de son mari, empêcha Nelly de s'échapper.

— Tu pensais vraiment pouvoir rentrer ici comme si de rien n'était ? lança son père d'une voix froide.

Avant même qu'elle puisse répondre, il la projeta à terre. Elle heurta lourdement le sol. Encore étourdie par la chute, elle tenta de se relever, mais les coups commencèrent à pleuvoir sur elle. Elle se recroquevilla instinctivement, ramenant ses bras devant son visage pour se protéger.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Mais ses supplications semblaient ne faire qu'alimenter leur colère. Terrifiée, Nelly essayait de se dégager, de ramper vers la porte, de trouver une issue, mais ils étaient plus forts qu'elle.

— Pas le visage ! Je vous en prie ! Pas le visage !

Sa voix se brisa entre deux sanglots. Elle tremblait, incapable de comprendre comment les personnes qui auraient dû la protéger pouvaient lui faire autant de mal. Recroquevillée sur elle-même, elle n'avait plus qu'un seul réflexe : se protéger et attendre que cette terrible scène prenne fin. Mais le pire restait encore à venir.

Son père resta immobile quelques secondes, le regard fixé sur elle. Son visage se durcit peu à peu, et une expression froide, presque cruelle, remplaça la colère qui l'avait envahi quelques instants plus tôt. Puis, il tourna lentement la tête vers sa femme.

— Va chercher les ciseaux, ordonna-t-il d'une voix sèche.

Sa mère ne protesta même pas. Elle le regarda un instant, comme si elle comprenait parfaitement ce qu'il avait en tête, puis un sourire cruel se dessina sur ses lèvres.

— Je vais lui faire une coupe qui lui ôtera définitivement l'envie de sortir, ajouta son père.

— Papa ! Non ! S'il te plaît ! Ne fais pas ça ! Ne touche pas à mes cheveux !

Sa voix tremblait, mais ses supplications ne semblèrent provoquer aucune compassion chez ses parents. Son père ne détourna même pas le regard. Au contraire, il s'approcha légèrement d'elle, le visage fermé, comme si ses larmes et sa peur ne signifiaient absolument rien.

Quelques instants plus tard, elle vit sa mère revenir. Les ciseaux brillaient entre ses doigts. Un frisson parcourut son corps. Sa mère avançait lentement, sans la moindre hésitation. Un étrange demi-sourire étirait ses lèvres, tandis qu'elle ouvrait et refermait les ciseaux avec une lenteur presque provocatrice.

Clac… clac… clac…

Le bruit métallique résonnait dans la pièce. Elle fixa les ciseaux, incapable de détourner les yeux. Chaque mouvement semblait lui rappeler que ses parents avaient décidé de la punir et qu'aucune de ses supplications ne suffirait à les arrêter.

— Maman… s'il te plaît…

Mais sa mère continua d'avancer. Son sourire ne disparut pas. Et, dans le regard de son père, Nelly ne trouva aucune pitié. Lorsqu'elle se regarda dans le miroir, une vague de colère et d'horreur la submergea. Elle resta immobile, incapable de détourner les yeux de son reflet. Ce qu'elle voyait lui était insupportable : ses parents avaient coupé ses cheveux très courts, sans se soucier une seule seconde de ce qu'elle pouvait ressentir.

À ses yeux, ils lui avaient volé une partie d'elle-même. La rage commença alors à brûler en elle, de plus en plus intensément. Pendant longtemps, elle refusa de sortir de chez elle. Elle ne supportait pas l'idée que les autres puissent la regarder, rire d'elle ou se moquer de son apparence. Chaque fois qu'elle croisait son reflet, sa colère revenait, encore plus forte. Elle se sentait humiliée, trahie et profondément blessée par ce que ses parents lui avaient fait. Mais cette colère ne disparut jamais.

Au contraire, elle grandit jour après jour, alimentée par son humiliation et son sentiment d'injustice. Sa rancœur restait là, tapie au fond d'elle, prête à exploser. Elle n'avait qu'une seule idée en tête : leur faire comprendre à quel point ils l'avaient blessée et leur faire regretter leur geste. Elle attendit alors

patiemment le mois de septembre, laissant sa colère grandir jusqu'au moment où elle déciderait enfin de leur faire payer ce qu'ils lui avaient fait.

C'était le soir. Sa mère nettoyait les champignons qu'elle avait ramassés dans la forêt. Nelly, en prenant énormément sur elle, lui proposa de les cuisiner. Lorsque son père arriva, tout était déjà prêt. Elle avait même dressé la table. Son père s'installa devant son assiette et se permit de remarquer :

— Oh là là ! Ça sent bon la fricassée de champignons.

Sa mère ajouta avec un grand sourire :

— Ce qui va peut-être t'étonner, c'est que c'est ta fille qui a voulu faire la cuisine pour nous faire plaisir.

Son père regarda alors sa fille et lui dit :

— Eh bien, tu n'as pas fini de nous surprendre. Assieds-toi en face de moi et mange avec nous.

Nelly les regarda en se forçant à sourire.

— Je te remercie, mais je préfère rester debout pour vous servir. Et puis, tu sais bien que je n'aime pas les champignons.

À la fin du repas, ses parents lui adressèrent des compliments sur la manière dont elle avait préparé les champignons. Ils semblaient satisfaits, presque heureux. Puis, soudainement, sa mère porta une main à son ventre. Son visage se décomposa sous l'effet d'une douleur brutale. Quelques instants plus tard, son père se mit lui aussi à se tordre de douleur. Nelly les regardait.

Enfin, c'était leur tour de souffrir. Un sourire cruel se dessina lentement sur son visage tandis que ses parents, paniqués, tentaient de comprendre ce qui leur arrivait. Puis Nelly éclata d'un rire nerveux, presque hystérique.

— Vous voulez savoir la vérité ? cria-t-elle. Dans ce plat que vous venez de dévorer avec autant de plaisir… vous n'avez donc pas senti ce petit goût étrange ? Ce goût amer ? Mort-aux-rats.

Elle les fixa, les yeux remplis d'une haine longtemps contenue.

— Pendant toutes ces années, vous m'avez regardée souffrir sans jamais rien faire. Vous m'avez détruite, humiliée, brisée morceau par morceau ! Et

maintenant, regardez-vous… Vous êtes là, impuissants, terrorisés, à supplier pour que la douleur s'arrête.

Sa voix trembla sous l'effet de la rage.

— Mais personne ne viendra vous sauver. Personne. Comme personne n'est jamais venu me sauver, moi !

Elle s'approcha d'eux.

— Vous appelez ça être des parents ? Vous n'avez jamais été mes parents. Vous êtes des monstres. Des monstres qui m'ont volé mon enfance, ma confiance, ma vie entière !

Nelly les observa souffrir, le visage déformé par un mélange de douleur, de colère et de soulagement.

— Alors souffrez maintenant. Ressentez ne serait-ce qu'une infime partie de ce que vous m'avez fait subir. Parce que moi, pendant des années, j'ai attendu ce moment.

Elle esquissa un sourire glacial.

— Et aujourd'hui… c'est enfin votre tour.

Elle prit tout son temps pour aller chercher le médecin du village. Chaque pas semblait lui demander un effort immense, mais elle avançait malgré tout, le visage fermé. Lorsqu'elle parvint enfin chez le médecin et lui expliqua, d'une voix tremblante, ce qui venait de se produire, celui-ci n'hésita pas un instant. Il attrapa rapidement sa mallette et la suivit jusqu'à la maison de Nelly.

Mais dès qu'il franchit le seuil, son visage changea. Le silence qui régnait dans la pièce était oppressant. Un silence lourd, anormal, presque irréel. Il s'approcha des corps des parents de Nelly et tenta, avec l'espoir de trouver le moindre signe de vie, d'examiner chacun d'eux. Malheureusement, il ne put que constater l'irréparable. Ils étaient morts. Le médecin resta un long moment immobile, comme s'il cherchait ses mots. Puis il se tourna vers Nelly, qui se tenait non loin de là, encore sous le choc.

Les yeux remplis de peur et de confusion, elle tenta de lui expliquer ce qui s'était passé. D'une voix faible, entrecoupée de silences et de sanglots, elle lui raconta que sa mère avait préparé des champignons pour le repas. Sa mère en ramassait parfois dans les bois, mais elle ne connaissait pas toujours parfaitement toutes les espèces. Il lui arrivait de douter, de confondre certains

champignons avec d'autres. Habituellement, elle prenait toujours une précaution. Chaque fois qu'elle en ramassait, elle attendait le retour de son mari pour les lui montrer.

Son père s'y connaissait davantage et pouvait lui dire lesquels étaient comestibles et lesquels représentaient un danger. Mais ce jour-là, tout s'était passé différemment. Son père mettait beaucoup plus de temps que prévu à rentrer. Les heures passaient, et sa mère, persuadée d'avoir reconnu les champignons qu'elle avait ramassés, avait finalement pris une décision qui allait bouleverser leur vie à jamais. Elle les avait fait cuire. Elle était convaincue qu'ils étaient comestibles. Personne ne pouvait alors imaginer que cette erreur, si simple en apparence, allait avoir des conséquences aussi terribles. Nelly baissa les yeux et resta silencieuse pendant quelques instants.

Ses mains tremblaient. Puis, comme si elle venait seulement de réaliser l'importance de ce qu'elle devait ajouter, elle releva lentement la tête vers le médecin. Elle lui précisa alors qu'elle, contrairement à ses parents, n'avait pas mangé les champignons. Elle n'y avait pas touché. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle ne les aimait pas. Autour d'elle, le silence était devenu insupportable. Ses parents étaient là, immobiles, et Nelly commençait peu à peu à comprendre qu'ils ne se réveilleraient jamais. Ce simple repas, préparé quelques heures plus tôt, avait détruit sa famille.

Nelly savait parfaitement se débrouiller seule, mais, malgré son caractère indépendant, il fallait quelqu'un pour garder un œil sur elle. Par chance, une femme d'un certain âge vivait à quelques maisons de là. Bénévole à la Croix-Rouge, elle inspirait confiance et accepta volontiers de veiller sur Nelly, prête à lui venir en aide au moindre besoin. Pendant deux longues années, elle avait attendu que ses cheveux repoussent. À présent, ils encadraient de nouveau son visage et lui redonnaient cette assurance qu'elle croyait avoir perdue.

À seize ans, elle avait pleinement conscience du regard des autres. Devant le miroir, elle observait son reflet avec un mélange de fierté et de provocation. Elle savait qu'elle était jolie, qu'elle attirait l'attention et qu'elle ne passait plus inaperçue. Désormais, Nelly aimait jouer avec son apparence, soigner son style et sentir les regards se poser sur elle. Cette attention nouvelle lui donnait confiance et réveillait en elle un tempérament plus affirmé, presque insolent. Elle n'était plus la jeune fille qu'elle avait été deux ans auparavant : elle voulait qu'on la remarque, et elle ne comptait certainement pas s'en excuser.

Elle avait trouvé un petit emploi dans le café du village. Au début, elle n'était pas serveuse : elle s'occupait simplement du nettoyage après la fermeture. Mais, petit à petit, le patron remarqua à quel point elle était débrouillarde et

lui proposa de faire un essai en tant que serveuse. L'expérience fut une véritable réussite. Elle se montra très à l'aise avec les clients et, rapidement, le bouche-à-oreille fit son œuvre.

La jeunesse masculine du village, et même des hommes un peu plus âgés, n'avait bientôt plus qu'une seule envie : venir au café pour se faire servir par Nelly. Au fil des semaines, elle devint presque l'attraction du café. Sa présence attirait de plus en plus de clients, et le patron ne tarda pas à s'en rendre compte. Les journées où elle travaillait étaient souvent les plus animées, et certains habitués prenaient même l'habitude de rester plus longtemps, simplement pour échanger quelques mots avec elle. Nelly, de son côté, semblait prendre plaisir à ce nouveau travail.

Elle apprenait vite, connaissait désormais les habitudes des clients et savait parfaitement comment mettre les gens à l'aise. Son sourire, sa gentillesse et son naturel avaient fini par conquérir une grande partie du village. Pourtant, malgré tout, elle cherchait particulièrement à séduire ou à se faire remarquer. Mais, sans vraiment s'en apercevoir, elle était peu à peu devenue l'un des visages les plus connus du village. Et cette nouvelle popularité allait bientôt lui apporter bien plus que de simples clients fidèles…

Puis, un soir, à l'heure de l'apéritif, Lucien, Paul et Bernard entrèrent dans le café. Leur présence n'avait rien d'un hasard. Pas du tout. Ils avaient appris que Nelly y travaillait comme serveuse et une seule question les animait : était-elle toujours aussi séduisante ? Deux ans avaient passé, et le corps d'une femme pouvait beaucoup changer en si peu de temps. Ils se souvenaient encore de leur première rencontre avec elle, lors du bal du village.

Leur curiosité grandissait à mesure qu'ils avançaient entre les tables. Chacun faisait semblant d'être détendu, mais leurs regards parcouraient la salle avec impatience. Ils échangeaient quelques mots à voix basse, des sourires entendus et des souvenirs imprécis de cette soirée où Nelly avait attiré tous les regards. Lucien était le plus impatient. Il prétendait ne pas vraiment se souvenir d'elle, mais Paul et Bernard savaient bien que ce n'était pas vrai. Paul, lui, se demandait surtout ce qu'elle était devenue. Bernard, plus discret, observait chaque mouvement derrière le comptoir.

Ils choisirent une table d'où ils pouvaient voir l'ensemble de la salle. Pourtant, aucun d'eux ne prêtait réellement attention à la conversation. Leur curiosité était devenue une sorte de jeu silencieux : qui la reconnaîtrait le premier ? Puis une silhouette apparut au fond du café. Les trois hommes se turent presque aussitôt. Pendant quelques secondes, aucun d'eux n'osa parler. La jeune femme avançait lentement entre les tables, occupée à débarrasser

quelques verres. Son visage restait encore dans l'ombre, dissimulé par les lumières tamisées de la salle.

— C'est elle ? murmura Paul.

Lucien ne répondit pas. Bernard se pencha légèrement en avant, cherchant à mieux distinguer ses traits. L'attente devint soudain insupportable. Chaque fois que la jeune femme tournait la tête, ils croyaient pouvoir la reconnaître. Mais elle disparaissait aussitôt derrière un client, une porte ou le comptoir. Les trois amis échangeaient des regards silencieux, partagés entre l'impatience et le doute.

Leurs souvenirs, eux, devenaient de plus en plus présents. Le bal du village, la musique, les éclats de rire, cette rencontre qui n'avait duré que quelques heures mais qui, deux ans plus tard, continuait encore de nourrir leur curiosité. Enfin, la jeune femme se retourna. Paul retint son souffle. Et Lucien, sans quitter la silhouette des yeux, murmura :

— Attendez…

Personne ne bougea. La jeune femme commença alors à s'avancer dans leur direction. Ils la regardèrent s'avancer vers eux sans parvenir à détourner les yeux. Chacun de ses pas semblait attirer leur attention, comme si sa seule présence suffisait à faire taire tout ce qui les entourait. Elle avançait avec une grâce naturelle, une assurance troublante, presque irréelle. À cet instant, ils la contemplaient comme on aurait contemplé une déesse : fascinés par cette beauté exceptionnelle qui semblait capturer tous les regards.

Lorsqu'elle arriva enfin à leur table, elle ralentit doucement avant de s'arrêter devant eux. Un léger sourire vint alors effleurer ses lèvres, subtil et mystérieux, comme s'il dissimulait une pensée que personne ne pouvait deviner. Son regard se posa successivement sur chacun d'eux, avec une douceur troublante qui fit naître un silence oppressant. Pendant quelques secondes, personne ne trouva les mots. Puis, enfin, sa voix s'éleva. Douce, chaude et délicatement envoûtante, elle sembla les tirer de leur contemplation :

— Bonjour, messieurs… Que puis-je vous servir ?

Paul lui répondit avec un sourire :

— Trois bières, s'il te plaît… et une petite assiette de cacahuètes pour accompagner.

— Très bien, je vous apporte ça tout de suite, répondit Nelly avec un sourire.

Elle s'éloigna en direction du comptoir, laissant les trois garçons discuter entre eux. Quelques minutes plus tard, elle revint avec un plateau à la main. En s'approchant de leur table, son regard se posa successivement sur chacun d'eux. Quelque chose dans leurs visages lui semblait étrangement familier. Elle déposa délicatement les trois bières sur la table, puis posa la petite assiette de cacahuètes au milieu. Mais, au lieu de repartir aussitôt, elle resta quelques instants devant eux, les observant avec attention. Finalement, intriguée, elle se décida à leur poser la question qui lui trottait dans la tête :

— Dites-moi… j'ai l'impression de vous connaître. Est-ce qu'on ne se serait pas déjà rencontrés ici ?

Bernard la regarda attentivement avant de sourire.

— Bien sûr qu'on se connaît. Rappelle-toi… On avait fait connaissance au bal du village. On avait passé une sacrée soirée, tu ne te souviens pas ?

Nelly fronça légèrement les sourcils et leva les yeux vers le plafond, comme si elle cherchait dans un coin de sa mémoire. Puis, peu à peu, son visage s'éclaira.

— Mais oui ! s'exclama-t-elle soudain. Maintenant que tu me le dis, je me souviens de vous !

Elle les regarda de nouveau, cette fois avec un sourire amusé.

— On s'était vraiment bien amusés, ce soir-là… C'était il y a deux ans. Je n'avais que quatorze ans à l'époque.

Un léger silence s'installa autour de la table, chacun semblant replonger, l'espace d'un instant, dans le souvenir de cette soirée au bal du village.
Les trois copains ne venaient presque jamais dans ce café. Puis, comme par un étrange concours de circonstances, du jour au lendemain, ils en avaient fait leur refuge, leur lieu de rendez-vous, celui où leurs habitudes finissaient toujours par les ramener. Peu à peu, leurs visages étaient devenus familiers. Sans vraiment qu'elle s'en aperçoive, ils avaient trouvé leur place dans le décor et semblaient désormais faire partie intégrante de l'établissement.

Nelly aimait leur compagnie. Ils avaient cette façon simple de la faire sourire, de remplir les silences de plaisanteries et de légèreté. Amusants, attentionnés et toujours respectueux, jamais ils n'avaient eu un geste ou un mot déplacé.

Leur présence était devenue, au fil du temps, une petite habitude à laquelle elle s'était attachée.

Un soir, à l'heure de l'apéritif, les trois garçons étaient attablés autour de leur table habituelle, chacun un verre posé devant lui. L'ambiance, pourtant familière et habituellement animée, avait quelque chose d'étrange ce soir-là. Penchés les uns vers les autres, ils parlaient à voix basse, échangeant des murmures que Nelly ne parvenait pas à comprendre. L'un d'eux, le plus sérieux, fronçait régulièrement les sourcils avant de jeter un rapide coup d'œil en direction du comptoir.

Un autre semblait avoir du mal à retenir un sourire, comme si une idée amusante lui trottait dans la tête. Quant au troisième, plus discret, il écoutait attentivement leurs échanges tout en faisant tourner lentement son verre entre ses doigts. Derrière le comptoir, Nelly faisait la vaisselle, mais son attention n'était plus vraiment sur les assiettes qu'elle nettoyait. Elle les observait du coin de l'œil. Plus les minutes passaient, plus leurs chuchotements et leurs regards furtifs dans sa direction éveillaient sa curiosité.

De temps en temps, l'un des garçons relevait les yeux vers elle, aussitôt imité par les deux autres, avant qu'ils ne reprennent leur discussion dans un murmure. Elle commençait sérieusement à se demander ce qu'ils pouvaient bien mijoter tous les trois. Leur comportement mystérieux, leurs petits sourires et leurs regards complices ne lui disaient rien qui vaille. Elle essaya de faire comme si elle ne remarquait rien, mais au fond d'elle, une question ne cessait de tourner : qu'est-ce que ces trois-là préparaient encore ?

Puis, Paul leva la main afin de faire signe à Nelly de venir les rejoindre à leur table. En les voyant l'appeler, la jeune femme ressentit une légère inquiétude. Elle se demanda si quelque chose n'allait pas ou si les trois hommes avaient besoin de quelque chose. Elle s'approcha donc doucement de leur table et leur demanda :

— Oui ? Vous voulez que je vous serve une autre tournée ?

Bernard lui répondit avec un grand sourire, cherchant à la rassurer :

— Non, merci, Nelly. Nous t'avons fait venir parce que nous aimerions te demander quelque chose. Et, sincèrement, cela nous ferait énormément plaisir si tu acceptais.

Intriguée et de plus en plus curieuse, elle les regarda tour à tour avant de répondre :

— Je vous écoute. Si je peux vous aider, ce sera avec plaisir.

Lucien prit alors la parole :

— Eh bien, voilà… Aujourd'hui, c'est mon anniversaire et, ce soir, tous les trois, nous avons prévu de faire une petite fête chez moi. Il y aura un peu de musique, quelque chose à boire et nous passerons simplement un bon moment ensemble.

Il marqua une courte pause avant de poursuivre :

— Je me souviens aussi que, lorsque tu étais au bal avec nous, tu dansais merveilleusement bien. Franchement, nous avions tous été impressionnés par ta façon de danser. Alors, ce soir, cela nous ferait vraiment très plaisir si tu acceptais de venir chez moi pour fêter mon anniversaire avec nous.

Les trois hommes regardèrent Nelly avec impatience, espérant qu'elle accepterait leur invitation.

Lucien ajouta alors, avec un sourire chaleureux :

— Alors, Nelly… est-ce que tu es d'accord pour venir faire la fête avec nous ce soir ?

Elle était vraiment heureuse que l'on pense un peu à elle. Cela lui faisait chaud au cœur de se sentir incluse, surtout lorsqu'il s'agissait de danser. La danse avait toujours été l'un de ses plus grands plaisirs, une véritable passion qui lui permettait d'oublier tous ses soucis et de profiter pleinement de l'instant présent. Rien ne lui faisait plus plaisir que de se laisser emporter par la musique et de partager ces moments de joie avec les personnes qu'elle appréciait. Un grand sourire illumina alors son visage.

— Ah ! Eh bien, si vous m'invitez, je ne vais certainement pas dire non ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Surtout que vous savez très bien à quel point j'adore danser et faire la fête ! Une soirée comme celle-ci, je ne pourrais pas la refuser.

Puis, se tournant vers Lucien avec tendresse, elle ajouta :

— Mais avant toute chose, mon petit Lucien, laisse-moi te faire la bise et te souhaiter un très joyeux anniversaire !

Elle s'approcha de lui avec affection et l'embrassa chaleureusement sur les joues.

— J'espère que cette nouvelle année t'apportera beaucoup de bonheur, de beaux moments et tout ce que tu peux souhaiter. Et comme je n'ai malheureusement pas eu le temps de te trouver un cadeau digne de ce nom…

Elle marqua une courte pause, avant de reprendre avec un sourire malicieux :

— Eh bien, tant pis pour le cadeau ! Ce soir, c'est moi qui vous offre une tournée ! Après tout, un anniversaire, ça se fête comme il se doit ! Mais dis-moi, Lucien, nous serons tous les quatre ou y aura-t-il aussi des membres de ta famille ?

Lucien fit semblant de réfléchir.

— Non, ne t'inquiète pas, tu ne rencontreras pas ma famille. D'ailleurs, ils ne sont pas là : ils sont partis pour deux jours chez ma grand-mère, qui a des difficultés à se déplacer.

Nelly se réjouissait déjà à l'idée de profiter pleinement de cette soirée. Elle avait hâte de rire, de danser et de célébrer l'anniversaire de Lucien en compagnie de ses deux amis. Tous les trois lui avaient donné rendez-vous vers 21 h 15 chez Lucien, au 12, rue des Hirondelles. Elle imaginait déjà l'ambiance chaleureuse qui l'attendait : la musique, les discussions animées, les éclats de rire et, bien sûr, le moment où ils fêteraient tous ensemble l'anniversaire de Lucien. Ce soir-là, au café où elle travaillait, Nelly était particulièrement pressée.

Elle se dépêcha de tout remettre en ordre avant la fermeture : ranger les tables, nettoyer le comptoir et vérifier que tout était bien à sa place. Chaque minute lui semblait interminable, tant elle avait envie de rejoindre ses amis. Une fois le café fermé, elle rentra rapidement chez elle afin de se préparer. Elle prit le temps de choisir une tenue élégante, de se coiffer et de se maquiller légèrement. Pourtant, elle savait qu'elle n'avait pas réellement besoin d'en faire beaucoup : Nelly possédait une beauté naturelle et un charme qui ne passaient jamais inaperçus. Lorsqu'elle se regarda une dernière fois dans le miroir, elle sourit, satisfaite. Quelques instants plus tard, elle se trouvait devant la maison de Lucien.

La rue était calme et plongée dans l'obscurité de la nuit, mais une lumière chaleureuse s'échappait des fenêtres de la maison. Elle s'avança doucement vers la porte d'entrée et, avant même d'arriver sur le seuil, elle entendit de la musique ainsi que des éclats de rire provenant de l'intérieur. Elle s'arrêta un

instant, légèrement surprise. « Ils ont déjà commencé sans moi ? » se demanda-t-elle.

Un sourire amusé apparut sur ses lèvres. Après tout, elle n'était pas en retard… du moins, pas selon elle. Curieuse de découvrir ce qui se passait à l'intérieur, elle s'approcha davantage de la porte et frappa assez fort pour que ses amis puissent l'entendre malgré la musique. Elle attendit alors quelques secondes, impatiente de découvrir ce que cette soirée lui réservait.

Ce fut Lucien qui ouvrit la porte, un large sourire aux lèvres et un verre de sangria à la main. Une agréable odeur de fruits et d'épices s'échappait de l'intérieur, accompagnée du bruit des conversations et des rires de Paul et Bernard.

— Nelly, te voilà enfin ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Regardez, les copains, comme elle est belle !

Il se tourna vers les autres, installés dans le salon, puis reporta son attention sur elle.

— Entre, je t'en prie ! Ne reste pas là sur le pas de la porte. Installe-toi et mets-toi à l'aise. Bernard, sers donc un verre de sangria à Nelly !

Bernard s'approcha aussitôt avec la carafe. Lucien, toujours souriant, ajouta sur un ton complice :

— Je préfère te prévenir : elle est un peu forte. C'est nous qui l'avons préparée à notre façon, avec notre petite recette maison. Mais j'espère vraiment qu'elle te plaira !

Nelly s'avança et prit place à l'angle d'un vieux canapé. Elle porta son verre à ses lèvres et en savoura une gorgée, tout en observant le trio de garçons. Mais à peine le liquide eut-il franchi sa gorge que son visage se crispa. Ses yeux s'écarquillèrent légèrement tandis qu'une chaleur brûlante descendait le long de sa trachée. Elle reposa précipitamment son verre, toussa une fois, puis pinça les lèvres, tentant de conserver un semblant de dignité.

— Wow… souffla-t-elle en secouant doucement la tête. C'est beaucoup plus fort que ce que je pensais.

Elle dévisagea son verre avec une méfiance nouvelle, comme si le liquide venait de révéler une part d'ombre.

— C’est vrai, c’est puissant… mais diable que c’est bon. Un plaisir presque dangereux.

Jusqu’au bout de la nuit, ils se sont amusés à chanter, à danser et surtout à boire, peut-être un peu trop. Elle était vraiment heureuse : les trois garçons l’avaient chacun leur tour invitée à danser. Puis vint un moment où le trio d’amis se mit à chuchoter dans son coin. Nelly, elle, se trouvait au milieu de la pièce, imaginant une danse au rythme de la musique. C’est alors que Paul se leva lentement et s’approcha de Nelly. Un léger sourire aux lèvres, il sembla hésiter un instant avant de prendre la parole.

— Il y aurait bien quelque chose que tu pourrais faire pour l’anniversaire de Lucien… mais, je t’avoue, je n’ose pas vraiment te le demander. Je suis presque certain que tu vas refuser.

Nelly le regarda avec curiosité. Son regard se fit plus attentif, comme si l’hésitation de Paul avait éveillé en elle une certaine impatience.

— Vas-y, je t’écoute, dit-elle avec un sourire. Ne sois pas gêné, nous sommes entre amis.

Paul marqua une courte pause, cherchant ses mots.

— Eh bien voilà… Pour son anniversaire, nous aimerions que tu nous accordes quelque chose de très spécial. Rien que pour nous.

Nelly haussa légèrement les sourcils, intriguée.

— Quel genre de chose ?

Paul esquissa un sourire avant de répondre, presque à voix basse :

— Nous aimerions que tu nous fasses un strip-tease.

— Non, mais tu ne vas pas bien ! Pourquoi tu me demandes un truc pareil ?

— Ne le prends surtout pas mal. Mais tu es tellement belle quand tu danses… Ce serait juste un strip-tease, sans enlever ta culotte ni ton soutien-gorge, seulement tes vêtements.

— Ah bon… Tu m’as fait peur ! Si ce ne sont que les vêtements, peut-être que oui. Mais si tu me ressers un peu de ta délicieuse sangria, je vous le ferai.

Tout en lui adressant un sourire, il lui remplit de nouveau son verre.

— Marché conclu, répondit-il en lui tendant la sangria. Mais seulement si tu tiens ta promesse.

Elle prit le verre, en but une petite gorgée et le regarda avec un air malicieux.

— Je n'ai jamais dit que ce serait facile.

La musique continuait de résonner dans la pièce. Après quelques secondes d'hésitation, elle posa son verre sur la table.

— Alors ? demanda-t-elle en souriant. Vous êtes prêts ?

Les regards se tournèrent vers elle, tandis qu'elle commençait à bouger lentement au rythme de la musique, avec une assurance qui ne tarda pas à faire disparaître les derniers éclats de rire. Les garçons observaient chacun de ses gestes. Ils ne parlaient plus, ne riaient plus ; ils étaient complètement scotchés au canapé. L'alcool qu'ils avaient consommé tout au long de la soirée faisait son effet dévastateur. Des perles de transpiration apparaissaient sur leur front.

Plus Nelly se déshabillait, moins les garçons parvenaient à contrôler leurs pulsions. Alors qu'elle dansait, vêtue seulement d'une petite culotte et d'un soutien-gorge, Paul se leva et s'approcha d'elle. Il s'avança lentement vers elle, comme attiré par une force qu'il ne parvenait plus à contrôler. Les autres garçons restaient immobiles, les yeux rivés sur Nelly, observant chacun de ses mouvements dans un silence presque irréel. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, Nelly interrompit doucement sa danse et posa son regard sur lui.

Pendant quelques secondes, aucun d'eux ne prononça un mot. La musique continuait de résonner dans la pièce, tandis qu'une tension étrange semblait s'être installée entre eux. Paul avait un léger sourire. Nelly recula d'un pas, sans le quitter des yeux, comme pour prolonger ce jeu silencieux. Autour d'eux, la soirée semblait soudain s'être arrêtée. Les garçons, toujours installés sur le canapé, retenaient leur souffle, conscients que quelque chose était en train de changer. Paul tendit doucement la main vers Nelly, attendant sa réaction.

Elle le regarda un instant, puis se baissa pour ramasser ses vêtements pour se couvrir. Elle avait compris que Paul ne lui tendait pas la main dans la seule intention de danser, mais qu'il avait une tout autre idée en tête. Lorsqu'il la vit récupérer ses affaires, il lui arracha des mains. Sans lui laisser le temps de réagir, il saisit son poignet et la tira vers lui. Nelly se retrouva alors face à Paul, retenue contre lui.

Elle commença à paniquer. La soirée prenait une tournure qu'elle n'avait pas imaginée. Nelly tenta de reculer et de se dégager, mais Paul la maintenait fermement, l'empêchant de s'éloigner. Pendant ce temps, Lucien s'approcha par derrière. Il se plaça dans le dos de Nelly, tandis que Paul restait devant elle et continuait de la retenir. Bernard, qui avait suivi Lucien, s'avança à son tour et se plaça à côté d'elle.

Elle se retrouva ainsi encerclée : Paul devant elle, Lucien derrière elle et Bernard tout près. C'est alors que Lucien lui arracha le soutien-gorge, suivi par Bernard qui, les yeux fendus par une énergie criante, lui baissa sa culotte. La pièce sembla se rétrécir autour d'elle: trois hommes hors de contrôle, et elle, entièrement démunie, perdue dans le noir entre les murs. La peur commença alors à l'envahir face à ces trois hommes dont le comportement devenait de plus en plus imprévisible.

Paul se tourna vers ses compagnons.

— Aidez-moi à la maintenir.

Bernard fut le premier à bouger. Il se précipita sur Nelly et lui immobilisa les bras, tandis que Lucien lui bloquait les jambes. Elle se débattait avec toute l'énergie que lui laissait encore la peur, mais ils étaient trop nombreux. Bientôt, elle ne put plus faire un seul mouvement. Ce qui suivit se grava dans son esprit comme une nuit sans fin. Paul commença, puis Bernard, puis Lucien.

L'alcool qu'elle avait consommé avait engourdi son corps et émoussé une partie de la douleur. Mais il n'avait rien pu faire contre la terreur, l'humiliation et cette impression terrible d'être enfermée dans un cauchemar dont elle ne parvenait pas à s'éveiller. Elle resta immobile sur le tapis. Pendant quelques secondes, elle ne comprit pas que tout était terminé. Son corps refusait de bouger.

Elle fixait le plafond, les yeux grands ouverts, comme si elle y cherchait une explication à ce qui venait de se passer. Puis elle entendit ses propres sanglots. Elle se redressa avec difficulté et ramena ses genoux contre elle. Ses mains tremblaient tellement qu'elle dut les serrer l'une contre l'autre pour les calmer. L'odeur de l'alcool, la chaleur étouffante de la pièce et le désordre autour d'elle lui donnaient la nausée.

Elle voulut appeler quelqu'un. Aucun son ne sortit. Alors elle resta là, seule avec le silence. Peu à peu, une pensée s'imposa à elle : personne ne viendrait effacer cette nuit. Elle devrait se lever, franchir cette porte et continuer à vivre

avec ce qui venait de lui être volé. Elle essuya son visage. Elle avait peur. Elle était brisée, désorientée. Elle se leva.

D'une main tremblante, elle ramassa ses vêtements, cherchant désespérément à couvrir sa nudité, comme si quelques morceaux de tissu pouvaient encore la protéger de ce qui venait de se briser en elle. Mais soudain, les murs autour d'elle se mirent à tourner. À tourner. Encore. Et encore. Le sol sembla se dérober sous ses pieds. Elle tenta de s'accrocher, de résister, mais ses forces l'abandonnèrent brutalement.

Le monde bascula dans une spirale vertigineuse et, avant même qu'elle puisse appeler à l'aide, son corps s'effondra lourdement sur le tapis. Puis tout devint noir. Elle avait perdu connaissance. Lucien, la voyant s'effondrer lourdement sur le tapis, se précipita vers elle. Son visage se décomposa lorsqu'il constata qu'elle ne réagissait pas.

— Nelly… Nelly, remue-toi ! Allez, réveille-toi !

Mais elle demeurait immobile. Pris de panique, Lucien appela ses copains.

— Venez vite ! Aidez-moi… Elle est tombée dans les pommes et je n'arrive pas à la réveiller. Dépêchez-vous !

Il jeta un regard inquiet vers Nelly, toujours étendue sur le sol.

— On va prendre nos vélos et la transporter dans la petite charrette jusqu'à chez elle. Mais dépêchons-nous… quelque chose ne va pas.

Après l'avoir chargée, comme un vulgaire corps sans importance, dans la petite charrette, ils s'enfoncèrent dans les ruelles étroites où l'ombre semblait les suivre à pas feutrés. Aucun d'eux ne parlait ; seul le grincement des roues rompait le silence, un son sec, presque coupable. Arrivés devant la maison de Nelly, ils la soulevèrent avec une prudence étrange, comme si le moindre geste pouvait réveiller quelque chose qu'ils préféraient laisser endormi. Ils la déposèrent sur son lit, immobile, pâle, et la pièce entière sembla se refermer autour d'elle.

Ses agresseurs repartirent comme ils étaient venus, sans faire le moindre bruit, puis disparurent dans la nuit. Nelly commençait à peine à ouvrir les paupières lorsqu'elle se demanda comment elle avait pu revenir chez elle. Peu à peu, à mesure que les effets de l'alcool s'estompaient, le souvenir de la violente agression dont elle avait été victime refit surface.

Elle se glissa sous les couvertures comme une enfant cherchant désespérément un refuge contre une douleur trop grande pour être supportée. Recroquevillée en position fœtale, elle laissa enfin éclater les sanglots qu'elle retenait depuis trop longtemps. Son corps tout entier fut secoué par une peine profonde, presque insoutenable, tandis que ses larmes semblaient emporter avec elles les derniers fragments de force qu'il lui restait.

Elle n'envisagea même pas d'aller porter plainte. À quoi bon ? Son corps ne portait aucune trace visible de violence. Rien qui ferait taire les mauvaises langues. Quand les garçons lui avaient immobilisé les bras et les jambes, leurs mains n'avaient pas tremblaient. Ils avaient enroulé une serviette autour de ses poignets et de ses chevilles, non par douceur, mais par calcul, pour que rien, absolument rien, ne laisse de trace sur sa peau. Et elle connaissait les gens. Elle connaissait surtout les grenouilles de bénitier, celles qui se draperaient dans leur prétendue vertu pour mieux lui cracher leur venin au visage.

« Ça ne m'étonne même pas. À force de provoquer les garçons comme elle le faisait, il fallait bien que ça lui arrive un jour ou l'autre. » Elles ne demanderaient pas ce qu'on lui avait fait. Elles demanderaient ce qu'elle avait fait pour que cela arrive. Comme si son attitude, sa façon d'être ou sa liberté pouvaient servir d'excuse à l'impardonnable. Nelly était comme ça. Chez elle, c'était naturel. Elle parlait fort, riait sans retenue, jouait, provoquait parfois, simplement parce qu'elle refusait de se plier à l'image sage et docile que les autres attendaient d'elle. Évidemment, il lui arrivait peut-être d'en faire un peu trop.

Depuis cette terrible soirée, elle avait profondément changé. Elle se lavait plusieurs fois par jour, parfois jusqu'à avoir la peau irritée, mais rien n'y faisait. Malgré l'eau et le savon, elle n'arrivait pas à se débarrasser de cette horrible impression d'être sale. Elle avait beau frotter sa peau encore et encore, le souvenir de cette soirée restait ancré dans son esprit, comme si elle ne pouvait jamais vraiment retrouver la sensation d'être propre. Pourtant, dès le lendemain, elle avait repris son travail au café, comme si de rien n'était.

Elle n'avait pas le choix : elle devait continuer à avancer et à donner l'impression que tout allait bien. Mais derrière son sourire forcé et ses gestes habituels, elle était constamment sur ses gardes. Elle ne regardait plus les clients de la même manière. Avant, elle avait l'habitude de discuter avec eux, de plaisanter et de leur accorder facilement sa confiance. Désormais, le moindre regard insistant, le moindre geste brusque ou la moindre parole déplacée suffisait à la mettre mal à l'aise.

Elle se méfiait de tout le monde, même des personnes qui ne lui avaient pourtant rien fait. Elle observait attentivement les hommes qui entraient dans le café, craignant toujours qu'une nouvelle menace puisse surgir. Plus que tout, elle s'en voulait. Elle se reprochait d'avoir fait confiance à ces trois garçons, de ne pas avoir vu le danger et d'avoir cru qu'ils étaient dignes de sa confiance. Elle repassait sans cesse les événements dans sa tête, cherchant ce qu'elle aurait pu faire autrement. Elle savait pourtant, au fond d'elle, qu'elle n'était pas responsable de ce qui s'était passé. Mais la culpabilité était devenue plus forte que la raison et refusait de la quitter.

La bénévole de la Croix-Rouge venait régulièrement rendre visite à Nelly. Toujours souriante et attentionnée, cette femme âgée avait pris l'habitude de passer la voir, de s'assurer qu'elle allait bien et de lui tenir un peu compagnie. Pourtant, malgré ses visites répétées et le temps qu'elle consacrait à sa petite protégée, elle ne s'était aperçue d'aucun changement véritable dans son comportement. Et ce n'était pas vraiment sa faute.

Nelly était devenue particulièrement douée pour dissimuler ce qu'elle ressentait. Elle savait comment donner le change, comment sourire au bon moment et répondre aux questions de manière à ne jamais éveiller les soupçons. Tout ce qui aurait pu paraître inhabituel, inquiétant ou simplement pousser quelqu'un à vouloir en savoir davantage, elle s'efforçait de le cacher soigneusement. Lorsque la bénévole lui demandait comment elle allait, elle répondait toujours que tout allait bien.

Elle minimisait ses difficultés, évitait les sujets qui la mettaient mal à l'aise et changeait habilement de conversation dès qu'elle sentait que les questions devenaient trop personnelles. À force de se protéger ainsi, elle avait appris à construire autour d'elle une sorte de façade derrière laquelle personne ne pouvait réellement voir ce qui se passait.

La vieille dame ne pouvait donc pas deviner ce que Nelly s'appliquait tant à cacher. Elle ne voyait qu'une jeune fille calme, polie et reconnaissante de ses visites. Nelly, elle, avait parfaitement compris que moins elle en disait, moins on risquait de lui poser de questions. Alors elle continuait de sourire, de prétendre que tout allait bien et de garder pour elle tout ce qui aurait pu trahir son véritable état.

Ce qui la révoltait le plus, au-delà même de la violence qu'elle avait subie, c'était de savoir qu'on lui avait arraché quelque chose qu'elle avait toujours considéré comme précieux. Ses violeurs lui avaient pris ce qu'elle réservait, dans son imaginaire, comme un véritable trésor à l'homme dont elle serait un jour tombée amoureuse. Elle avait longtemps rêvé de pouvoir partager cette

première intimité avec quelqu'un qu'elle aurait choisi, quelqu'un en qui elle aurait eu confiance et auprès de qui elle se serait sentie aimée et en sécurité.

Mais désormais, ce souvenir était entaché par la violence et la peur. Ce qui aurait dû être un moment choisi, tendre et intime, lui avait été imposé dans la brutalité. Cette pensée lui était particulièrement insupportable. Elle avait le sentiment qu'on lui avait volé non seulement son innocence, mais aussi une part de son avenir, une expérience qu'elle imaginait autrefois comme unique et profondément personnelle.

Le plus douloureux était peut-être de ne pas pouvoir en parler librement. Elle ne savait pas comment expliquer à quelqu'un qu'une partie de ce qu'elle avait précieusement gardé dans son cœur lui avait été arrachée contre son gré. Elle avait peur de ne pas être comprise, d'être jugée ou que les autres ne voient en elle que ce qui lui était arrivé. Pour elle, accepter cette réalité était extrêmement difficile. Elle devait vivre avec la contradiction entre ce qu'elle avait autrefois imaginé comme un geste d'amour et ce qui lui avait été imposé par la violence. Cette blessure, invisible aux yeux des autres, pesait chaque jour sur elle et rendait encore plus difficile l'idée de se projeter dans une relation amoureuse.

Ce qui lui donnait la force de continuer, malgré les années de souffrance et les souvenirs qui la hantaient encore, c'était la certitude qu'un jour, l'occasion se présenterait. Un jour, elle pourrait enfin se venger. Elle pourrait faire payer à ses monstres tout ce qu'ils lui avaient fait subir. Elle avait attendu longtemps. Presque deux années durant, elle avait vécu avec cette idée en tête, patiemment, sans jamais abandonner son projet. Chaque jour, elle se demandait quand le hasard lui offrirait enfin l'occasion de mettre son plan à exécution.

Elle savait qu'elle devrait être patiente, qu'elle ne pourrait pas se permettre la moindre erreur. Alors elle avait attendu, observé et préparé, gardant soigneusement ses intentions pour elle. Et puis, un soir, alors que le café était animé par les habitués, la porte s'ouvrit. Une silhouette entra. Nelly leva machinalement les yeux vers le nouvel arrivant. Mais dès qu'elle reconnut l'homme qui venait de franchir la porte, son sang se glaça, incapable de détourner son regard de cette silhouette qu'elle aurait préféré ne jamais revoir. Lucien.

Terriblement choquée par ce qu'elle voyait, Nelly perdit soudain le contrôle de ses gestes. Le plateau qu'elle tenait dans les mains, heureusement vide, lui échappa et s'écrasa bruyamment sur le sol. Le fracas fut si violent qu'il attira immédiatement l'attention des clients. Plusieurs conversations

s'interrompirent et des regards se tournèrent vers elle. Nelly sentit son cœur s'emballer. Ses mains tremblaient.

Pendant un bref instant, elle eut l'impression que tout autour d'elle avait disparu. Il n'y avait plus que Lucien, debout près de l'entrée, exactement comme dans ses souvenirs. Puis elle inspira profondément. Elle devait se ressaisir. Pas maintenant. Pas ici. Elle ne pouvait surtout pas lui montrer qu'elle le reconnaissait, ni laisser deviner ce qui se passait dans son esprit. Après quelques secondes, elle ramassa rapidement le plateau, força son visage à reprendre une expression neutre et retourna à son service comme si rien ne s'était passé.

Pendant ce temps, Lucien s'était installé tranquillement à une table. Nelly le surveillait du coin de l'œil. Elle savait qu'elle devait aller le servir, mais ses jambes refusaient presque de bouger. Elle ne pouvait pas se résoudre à s'approcher de lui. Pas après tout ce temps. Pas après tout ce qu'elle avait imaginé faire lorsqu'elle le retrouverait. Elle resta donc à distance, faisant semblant de s'occuper des autres clients. Son patron finit par remarquer son étrange comportement.

— Nelly ! Qu'est-ce que tu attends ? Va servir le client !

Elle sursauta. Son patron ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il la regardait avec incompréhension, ne comprenant absolument pas pourquoi elle hésitait ainsi à faire son travail. Après tout, ce n'était qu'un client parmi d'autres. Mais pour Nelly, il était bien plus que cela. C'était Lucien. L'un de ses monstres. Et après presque deux années d'attente, le hasard venait enfin de placer l'homme qu'elle voulait punir à quelques mètres d'elle. Son plan allait pouvoir commencer.

Avec un courage qu'elle était loin de ressentir, elle s'avança vers Lucien. Chaque pas lui semblait terriblement lourd. Elle avait la désagréable impression que ses jambes allaient se dérober sous elle. Son cœur battait si fort qu'elle pouvait presque l'entendre résonner dans ses oreilles. Elle inspira profondément, tentant de maîtriser le tremblement qui parcourait ses doigts. Surtout, ne rien laisser paraître. Lorsqu'elle arriva devant lui, elle força un sourire et s'efforça de parler d'une voix naturelle.

— Bonjour, Monsieur. Que puis-je vous servir ?

Lucien leva lentement les yeux vers elle. Pendant une fraction de seconde, elle eut l'impression qu'il la dévisageait plus attentivement qu'il ne l'aurait dû.

— Bonjour… un demi, s'il vous plaît.

— Je vous l'apporte de suite.

Elle se détourna rapidement. Elle sentit enfin l'air revenir dans ses poumons, mais son soulagement fut de courte durée. Elle avait la sensation désagréable que le regard de Lucien pesait toujours sur son dos. Elle attrapa un verre et se dirigea vers le robinet. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle dut s'y reprendre à deux fois pour le remplir correctement.

« Calme-toi… surtout, calme-toi. »

Mais plus elle essayait de contrôler ses gestes, plus son corps semblait lui échapper. Lorsqu'elle revint vers Lucien, elle faisait tout son possible pour maintenir le verre parfaitement à niveau. Elle crispait les doigts autour du contenant afin qu'il ne puisse pas remarquer le moindre tremblement. Une goutte de bière glissa pourtant sur le bord du verre. Elle s'arrêta une seconde. Elle releva les yeux vers Lucien. Il la regardait. Impossible de savoir depuis combien de temps. Elle déglutit péniblement, puis s'approcha de la table en essayant de ne rien laisser paraître.

— Voilà, Monsieur… un demi bien frais.

— Alors… Nelly ! Ça fait tellement longtemps ! Dis-moi, comment vas-tu depuis tout ce temps ? Ça me fait vraiment plaisir de te revoir.

— Je vais bien, merci. Et toi ? Pour être honnête, je n'ai pas osé venir te parler tout de suite. Je ne savais pas si tu allais me reconnaître. Tu as tellement changé depuis la dernière fois qu'on s'est vus. C'est pour cela que j'ai fait comme si c'était la première fois que je te voyais.

— Comment veux-tu que je puisse t'oublier ? Une fille aussi belle que toi, ça ne s'oublie pas facilement.

— Je te remercie, c'est vraiment gentil de ta part. Ça me fait plaisir d'entendre ça après tout ce temps.

— Tu sais, il y a aussi quelque chose que je tenais absolument à te dire. Depuis notre dernière soirée, j'y pense souvent et je regrette énormément ce qui s'est passé entre nous. Avec le recul, je me rends compte qu'on a vraiment agi n'importe comment. On s'est laissés emporter par la situation et, franchement, on s'est comportés comme des moins que rien.

— Je comprends… Ce n'est pas forcément quelque chose qu'on aime se rappeler, mais c'est du passé maintenant.

— Oui, mais malgré tout, je voulais te présenter mes excuses. Et surtout, je voulais te remercier de n'avoir rien raconté à personne. Tu aurais pu en parler, mais tu as choisi de garder ça pour toi. Je t'en suis vraiment reconnaissant.

— Ce n'était pas nécessaire d'en parler. Ce qui s'est passé nous concernait tous les quatre, et je n'avais aucune raison d'aller raconter notre histoire aux autres.

— C'est justement pour ça que je voulais te le dire. Ça montre que tu es vraiment quelqu'un de bien. Malgré ce qui s'est passé, tu n'as jamais cherché à me mettre dans une situation embarrassante. Tu es vraiment une fille sympa, Nelly, et je suis content d'avoir enfin eu l'occasion de te revoir et de te parler.

— C'est donc pour cette raison que toi et tes copains avez complètement déserté le café après cette soirée ? Vous aviez peur de ma réaction, c'est ça ? Je comprends mieux maintenant. Et Paul et Bernard, tu les fréquentes toujours ? Parce que, depuis cette fameuse soirée, moi, je ne les ai plus jamais revus. Je me demande d'ailleurs s'ils habitent encore dans le village ou s'ils sont partis vivre ailleurs.

— Oui, c'est vrai. Nous avons déserté le café parce que nous avions peur de ce qui pouvait arriver et surtout de ta réaction. Après cette soirée, l'ambiance avait complètement changé et nous ne savions plus vraiment comment nous comporter avec toi. Quant à Paul et Bernard, non, je ne les fréquente plus depuis longtemps. Nous nous sommes progressivement éloignés les uns des autres après cette histoire. Je pense cependant qu'ils habitent toujours dans le coin. Je ne peux pas te le confirmer avec certitude, car cela fait un moment que je n'ai plus vraiment de nouvelles d'eux.

— Viens… Approche un peu plus près, Lucien. J'ai quelque chose d'important à te confier.

Ce soir-là, quand vous m'avez prise de force, quelque chose de différent s'est produit lorsque ce fut ton tour. Avec les autres, je n'avais ressenti que de la douleur, de la brutalité et cette impression de ne rien pouvoir contrôler. Mais avec toi… c'était différent.

Au moment où tu m'as prise, une sensation étrange m'a traversée, quelque chose que je ne parviens toujours pas à définir. Malgré les circonstances, il y avait dans tes gestes une forme de douceur qui m'a profondément troublée. Je sais que je ne devrais probablement pas te dire une chose pareille, surtout

après ce qui s'est passé ce soir-là, mais j'en avais besoin. Je voulais que tu le saches.

Depuis, je repense souvent à ce moment, même si je ne sais pas exactement ce que cela signifie. Et peut-être que je prends un risque en te le disant, mais… j'aimerais vraiment qu'on puisse se revoir. Un soir, tous les deux. J'aimerais pouvoir te parler, loin des autres, et comprendre ce qui s'est passé entre nous.

Elle l'invita à dîner le lendemain, et Lucien ne refusa pas cette occasion qui s'offrait à lui. Elle lui avait même demandé quel était son plat préféré, comme si elle tenait sincèrement à lui faire plaisir. Elle avait affiché un sourire chaleureux, posé quelques questions anodines et pris soin de donner à son invitation une apparence parfaitement naturelle.

Elle lui demanda surtout de ne rien révéler à personne. Il fallait absolument que ce rendez-vous reste secret, un secret partagé uniquement entre eux deux. Elle insista sur ce point, comme si la moindre confidence pouvait compromettre ce moment qu'elle avait soigneusement préparé. Pour le convaincre d'accepter son invitation, elle lui conseilla également de prévoir quelques affaires de rechange. Elle lui rappela notamment de ne pas oublier sa brosse à dents, au cas où elle lui proposerait de rester plus longtemps que prévu auprès d'elle. Et pour finir il devait venir à pied.

Mais dès que Lucien quitta le café, Nelly se précipita dans les toilettes. Elle s'enferma dans une cabine, porta une main à sa bouche et vomit toute la haine qu'elle avait contenue jusqu'à son départ. Depuis plusieurs minutes, elle avait dû lutter pour ne rien laisser paraître. Chaque sourire, chaque mot doux, chaque geste attentionné lui avait demandé un effort considérable. Elle avait pourtant préparé cette rencontre depuis longtemps.

Pour attendrir Lucien, elle lui avait raconté une histoire soigneusement imaginée. Elle avait choisi ses mots avec précision, ajouté quelques détails suffisamment crédibles pour éveiller sa compassion et construit autour de son récit une fragilité qu'elle ne ressentait absolument pas. Elle savait exactement quelle attitude adopter, quand baisser les yeux, quand laisser sa voix trembler et quand faire semblant d'être émue.

Tout avait été calculé. Ce que Lucien ignorait, c'était que Nelly préparait son plan depuis près de deux ans. Derrière sa maison, dans une partie reculée de son jardin que personne ne fréquentait, elle avait commencé à creuser bien avant de savoir quand elle passerait à l'acte. Elle avait travaillé lentement, par petites étapes, profitant des jours où elle était certaine de ne pas être dérangée. La terre avait été retirée progressivement et dissimulée à différents

endroits afin que personne ne remarque un changement brutal dans le terrain.

Trois trous étaient désormais là. Soigneusement préparées et presque invisibles depuis la maison ou la rue. Elle avait longuement réfléchi à leur disposition. Elle avait volontairement évité de leur donner l'apparence évidente de tombes. Un trou creusé à l'horizontale, avec une forme rectangulaire et régulière, aurait pu éveiller les soupçons. Elle avait donc choisi une autre approche : des excavations étroites et profondes, creusées à la verticale, qui pouvaient facilement passer pour de simples travaux de jardinage ou d'aménagement.

Pendant deux ans, elle avait entretenu son jardin comme si de rien n'était. Elle avait planté, déplacé de la terre, ajouté des végétaux et laissé pousser certaines zones pour masquer les traces de son travail. À force de patience, le jardin avait repris son apparence ordinaire. Personne n'aurait pu imaginer ce qui se trouvait sous cette terre. Et maintenant que Lucien avait accepté son invitation, elle savait que tout ce temps passé à préparer son plan touchait enfin à son terme.

Le dîner pouvait commencer.

Le soir du rendez-vous, Lucien arriva à l'heure, comme il le lui avait promis. À la main, il tenait un joli bouquet de fleurs qu'il lui tendit avec un sourire lorsqu'elle vint lui ouvrir la porte. Son sac à dos était soigneusement préparé, il n'avait rien oublié. Il avait pris le temps de vérifier plusieurs fois son contenu avant de partir, afin d'être certain que tout ce dont il avait besoin s'y trouvait. Elle l'accueillit chaleureusement et l'invita à entrer. Après l'avoir débarrassé de son manteau, elle lui proposa de s'installer confortablement dans le salon.

— Mets toi à l'aise, Lucien. Fais comme chez toi.

Puis, en se dirigeant vers la cuisine, elle se retourna vers lui.

— Est-ce que tu veux que je te serve un petit apéritif pendant que je prépare ton omelette aux fines herbes ?

Lucien accepta volontiers. Il s'installa tranquillement, tandis qu'elle commençait à s'affairer dans la cuisine. Quelques instants plus tard, les parfums des herbes fraîches et de l'omelette en train de cuire commencèrent à se répandre dans la pièce, donnant à l'atmosphère une agréable sensation de repas préparé avec soin.

Elle prit tout son temps pour terminer la préparation. Lorsqu'elle estima que l'omelette était parfaitement cuite, elle la déposa délicatement dans une assiette et la garnit avec quelques fines herbes fraîches. Elle observa un instant le résultat, satisfaite, puis revint vers Lucien avec l'assiette entre les mains. Elle posa soigneusement l'assiette sur la petite table basse devant lui, puis se redressa avec un sourire.

— Tu vois, Lucien ? Regarde comme elle est belle, cette omelette. Tu vas te régaler !

Elle lui désigna l'assiette avec une pointe de fierté avant d'ajouter d'une voix douce :

— Mais commence à manger, ne m'attends surtout pas. Je préfère te regarder savourer ce plat que j'ai préparé spécialement pour toi.

Lucien regarda l'omelette, puis leva les yeux vers elle. Il comprit, à travers son sourire et l'attention qu'elle avait portée à chaque détail, qu'elle avait véritablement pris plaisir à préparer ce repas rien que pour lui.

— Nelly… ton omelette est un véritable délice ! C'est bien la première fois que j'en mange une aussi succulente. Je me régale.

Nelly se contenta de boire une gorgée d'eau, le verre entre les doigts, tout en le fixant silencieusement. Lucien, lui, ne remarqua rien. Trop occupé à savourer son plat préféré, il continua de manger avec enthousiasme, bouchée après bouchée. Mais lorsqu'il eut avalé un peu plus des trois quarts de son omelette, quelque chose changea. Une première douleur sourde lui traversa le ventre. Lucien s'immobilisa, la fourchette suspendue au-dessus de son assiette. Il fronça légèrement les sourcils, attendant que la sensation disparaisse. Pendant quelques secondes, il ne bougea plus. Puis une seconde crampe surgit, plus profonde. Il inspira brusquement.

— Hm…

Sa main quitta lentement la table pour venir se poser sur son abdomen. Ses doigts se crispèrent contre son ventre tandis qu'il essayait de faire comme si de rien n'était. La douleur ne disparaissait pas. Au contraire, elle semblait s'enfoncer progressivement dans ses entrailles, comme une pression qui se resserrait de l'intérieur. Un spasme lui contracta soudainement l'estomac et Lucien se plia légèrement en avant. Son visage se décomposa.

— Aïe…

Il posa précipitamment sa fourchette. Une sueur froide commençait à perler sur son front. Il déglutit difficilement et prit une longue inspiration, mais le simple fait de gonfler son ventre accentua la douleur. Une nouvelle crampe le traversa. Cette fois, il se recroquevilla franchement sur sa chaise.

— Bon sang…

Il porta ses deux mains à son ventre et appuya dessus comme si la pression de ses paumes pouvait calmer les contractions. Ses doigts tremblaient légèrement. La douleur arrivait désormais par vagues : elle montait lentement, devenait de plus en plus vive, atteignait un point où Lucien devait serrer les dents pour ne pas gémir, puis diminuait légèrement avant de recommencer. Son souffle se fit court. Il avait chaud, beaucoup trop chaud. Pourtant, un frisson glacé lui parcourut simultanément le dos. Lucien releva péniblement les yeux vers Nelly. Quelques minutes plus tôt, il souriait encore devant son assiette. Maintenant, ses traits étaient tendus et son front plissé par la douleur.

— Nelly… je crois que… quelque chose ne va pas.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Une violente crampe lui noua soudainement le ventre. Lucien se cambra sous le choc avant de se replier sur lui-même, les bras serrés autour de son abdomen. Un gémissement étouffé lui échappa.

— Ah… !

Il resta ainsi quelques secondes, incapable de parler. Sa respiration était irrégulière et chacune de ses inspirations semblait réveiller la douleur. Lorsqu'il osa finalement se redresser, son visage était devenu pâle.

Il regarda son assiette, puis son ventre, comme s'il essayait de comprendre comment un repas qu'il trouvait délicieux quelques instants auparavant pouvait maintenant lui faire subir une douleur aussi brutale. Sa main resta fermement plaquée contre son abdomen.

— Ça fait vraiment… vraiment mal maintenant.

Une autre vague de douleur commença à monter. Nelly, elle, resta parfaitement immobile, les yeux rivés sur Lucien. Un sourire lent, presque imperceptible, se dessina au coin de ses lèvres lorsqu'elle le vit se tordre de douleur. Il y avait dans son regard une lueur étrange, froide et satisfaite, comme si elle contemplait enfin une scène qu'elle avait longtemps imaginée. Chaque grimace de Lucien semblait nourrir quelque chose en elle.

Elle suivait chacun de ses mouvements avec une attention presque fascinée, savourant silencieusement la souffrance de celui qui l'avait fait souffrir. Elle ne ressentait plus cette peur qui l'avait autrefois paralysée. À sa place, il ne restait qu'une satisfaction profonde, obscure, presque dérangeante. Plus Lucien souffrait, plus son sourire s'affirmait. Elle savait que ce qu'elle éprouvait n'avait rien de sain, et pourtant, elle ne chercha pas à lutter contre cette sensation. Sa vengeance s'accomplissait sous ses yeux, et elle en savourait chaque seconde.

— Tu vois, Lucien… maintenant, tu connais enfin la souffrance. Tu la ressens dans ta chair, tu comprends ce que c'est que d'avoir peur, de ne plus savoir combien de temps il te reste. Alors imagine un peu ce que j'ai ressenti, moi, le jour où vous m'avez prise de force. Imagine cette peur, cette impuissance, cette honte qui m'ont rongée pendant si longtemps. Vous m'avez arraché le droit de décider pour moi-même, et depuis ce jour, quelque chose en moi est mort.

Elle marqua une pause, le regard fixé sur lui, sans la moindre trace de compassion.

— Mais avant que tu ne meures, il faut que je te confie quelque chose. Et rassure toi… ta mort est désormais certaine. J'ai soigneusement préparé chaque détail. J'ai vraiment mis la dose de mort-aux-rats dans ton omelette. Je voulais être certaine que tu ne t'en sortirais pas. Tout est prévu depuis longtemps. Tu finiras dans une housse, puis dans un trou, comme si tu n'avais jamais existé.

Sa voix tremblait légèrement, mais ce n'était pas de la peur. C'était la colère accumulée pendant des années qui trouvait enfin un chemin pour sortir.

— Et puis, il y a autre chose que je veux que tu saches avant de partir. Oublie tout ce que j'ai pu te dire autrefois. Tout ce que tu as cru comprendre. Je n'ai jamais ressenti ce que tu pensais lorsque tu étais sur moi. Jamais. Au contraire… j'étais écœurée. Chaque fois que tu me touchais, chaque mouvement me donnait envie de vomir. Je voulais que ça s'arrête. Je voulais disparaître, mais personne ne m'écoutait.

Elle inspira profondément, puis planta ses yeux dans les siens.

— Tu m'as déshonorée. Tu m'as humiliée. Tu m'as volé quelque chose que je ne pourrai jamais récupérer. Et pendant tout ce temps, tu as continué à vivre comme si ce que tu avais fait ne comptait pas.

Sa voix se fit plus froide.

— Mais maintenant, tu vas payer. Pour tout ce que tu m'as fait. Pour tout ce que vous m'avez fait. Et, personne ne viendra te sauver.

Elle se tut quelques secondes, laissant le silence peser entre eux.

— Je te hais, Lucien. Je te déteste depuis si longtemps que cette haine est devenue une partie de moi. Et maintenant que tu sais enfin la vérité… tu peux partir avec elle.

Lucien était tombé de sa chaise et agonisait sur le sol de la cuisine. Elle était restée quelques instants immobile, incapable de détourner les yeux. Puis, au bout de plusieurs minutes, le dernier souffle de Lucien s'éteignit dans un silence pesant. Elle savait pourtant qu'elle devait agir. Elle avait préparé cette éventualité longtemps à l'avance. Un an auparavant, lors d'un voyage dans une grande ville, elle avait acheté une housse suffisamment grande pour y glisser un corps.

Elle l'avait ensuite dissimulée dans un endroit où personne ne penserait à la chercher. Sans perdre davantage de temps, elle se mit au travail. Elle enfila des gants, dégagea l'espace autour de Lucien et sortit la housse de sa cachette. Elle avait également réfléchi à la manière de transporter le corps de la cuisine jusqu'au jardin. Le trajet était trop long pour qu'elle puisse le porter seule. C'est pour cette raison qu'elle avait fabriqué, quelques jours plus tôt, un petit chariot équipé de quatre roulettes. Elle avait fixé une corde à l'avant afin de pouvoir le tirer facilement.

Elle glissa soigneusement Lucien dans la housse, la referma, puis plaça le corps sur le chariot. Après s'être assurée que rien ne risquait de tomber pendant le trajet, elle attrapa la corde et se dirigea lentement vers le jardin. Chaque mouvement lui paraissait interminable. Les roulettes grinçaient sur le sol tandis qu'elle avançait, jetant régulièrement des coups d'œil autour d'elle. Une fois arrivée dans le jardin, elle immobilisa le chariot près du trou qu'elle avait préparé à l'avance.

Elle fit alors glisser Lucien hors de la housse et le plaça à la verticale dans le trou. Elle prit ensuite la pelle et entreprit de remettre la terre en place. Peu à peu, le corps disparut sous la terre. Lorsqu'elle eut terminé, elle tassa soigneusement le sol et resta quelques secondes devant le monticule fraîchement recouvert, comme pour vérifier que rien ne pouvait trahir ce qu'elle venait de faire.

Par la suite, elle rassembla méthodiquement toutes les affaires qu'il avait emportées avec lui. Rien ne devait rester. Pas le moindre vêtement, pas le moindre objet susceptible de rappeler sa présence. Elle les emporta à l'écart, dans un endroit où personne ne pourrait la voir, puis les livra un à un aux flammes. Le feu crépita dans le silence de la nuit.

Les tissus se tordirent sous la chaleur, noircirent avant de se consumer lentement, emportant avec eux les dernières traces de son passage. Elle resta là jusqu'à ce qu'il ne demeure plus rien, sinon quelques cendres éparpillées et une odeur âcre qui finirait, elle aussi, par disparaître. Lorsqu'elle fut certaine que tout avait été réduit en poussière, elle retourna chercher la housse. Elle la tenait avec une étrange précaution, presque comme si elle craignait qu'elle puisse révéler ce qu'elle avait fait. Elle la replia soigneusement avant de la remettre à sa place, dans sa cachette. Elle savait qu'elle n'aurait pas à attendre longtemps avant de s'en servir à nouveau.

Une semaine plus tard, la famille de Lucien finit par comprendre que leur fils n'avait pas simplement quitté la maison sur un coup de tête. Il était bel et bien parti, en prenant avec lui toutes ses affaires, comme s'il avait soigneusement préparé son départ depuis quelque temps déjà. En faisant le tour de sa chambre, ses parents remarquèrent plusieurs indices qui ne laissèrent plus beaucoup de place au doute.

Ses vêtements avaient disparu, ainsi que quelques objets personnels auxquels il tenait particulièrement. Mais ce qui les frappa le plus fut de constater que Lucien avait même emporté sa brosse à dents. Pour eux, ce simple détail signifiait qu'il n'avait pas l'intention de revenir le lendemain ou dans les jours qui suivraient. Leur fils avait probablement décidé de tourner la page et de commencer une nouvelle vie ailleurs. Malgré l'inquiétude qui commençait à gagner la famille, ses parents ne prirent pas la peine de lancer immédiatement un avis de recherche.

Ils se convainquirent que Lucien avait besoin de prendre ses distances et qu'il finirait, tôt ou tard, par donner de ses nouvelles. Ils espéraient qu'une fois installé dans son nouveau quotidien, il ressentirait le besoin de les rassurer et de leur raconter où il se trouvait. Les jours passèrent pourtant sans le moindre message, sans la moindre lettre. Au fond d'eux-mêmes, ses parents restaient persuadés qu'il allait bien et qu'il avait simplement besoin de temps pour construire cette nouvelle vie dont il avait fait le choix. Ils se raccrochaient à cette certitude, même si, chaque soir, l'absence de Lucien rendait leur inquiétude un peu plus difficile à dissimuler.

Pour Nelly, le moment était venu d'entrer en contact avec Paul. Mais elle savait qu'elle ne pouvait pas se précipiter. La moindre maladresse, un regard

trop insistant ou une parole mal choisie aurait pu éveiller ses soupçons. Elle voulait que leur rencontre paraisse parfaitement naturelle, comme si le hasard les avait simplement placés au même endroit au même moment. Elle décida donc d'attendre encore un mois.

Pendant ces quelques semaines, elle observa discrètement les habitudes de Paul, cherchant à comprendre ses horaires, les endroits où il avait l'habitude de se rendre et les moments où elle aurait le plus de chances de le croiser sans que cela semble prémédité. Plus les jours passaient, plus elle réfléchissait à ce qu'elle lui dirait. Elle imaginait différentes situations, répétait mentalement les premières phrases qu'elle pourrait prononcer et envisageait même les réponses qu'il pourrait lui donner.

Elle voulait être prête à tout, mais surtout, elle devait apprendre à maîtriser ses émotions. Lorsque le jour arriva enfin, Nelly sentit son cœur accélérer. Elle savait que cette fois, elle ne pourrait plus se contenter de l'observer de loin. Il fallait qu'elle fasse le premier pas. Elle se rendit à l'endroit où elle savait qu'elle avait de bonnes chances de le rencontrer. Elle fit semblant d'être là pour une raison parfaitement banale, prenant soin de ne pas donner l'impression qu'elle l'attendait.

Puis, au détour d'un passage, elle l'aperçut. Paul était là. Pendant quelques secondes, Nelly resta immobile, essayant de reprendre son souffle. Elle s'était pourtant préparée à cet instant, mais maintenant qu'il était devant elle, tout ce qu'elle avait répété dans sa tête semblait soudain beaucoup plus difficile à dire. Elle inspira profondément et se força à avancer. Lorsqu'ils se retrouvèrent face à face, elle lui adressa un sourire naturel, comme si leur rencontre était réellement le fruit du hasard.

— Bonjour, Paul. Pour une surprise, c'est une sacrée surprise. Après tout ce temps, nous finissons finalement par nous retrouver face à face. Je dois dire que je ne m'attendais vraiment pas à te revoir. Comment vas-tu ?

— Eh bien… je peux dire que ça va. Enfin, autant que possible. Mais il faut que je t'avoue quelque chose : pendant longtemps, j'ai évité de te rencontrer. Chaque fois que j'entendais parler de toi ou que je pensais pouvoir te croiser, je préférais faire demi-tour. Je ne savais absolument pas comment tu allais réagir en me voyant. J'avais peur que les vieilles rancœurs ressurgissent.

— Écoute, Paul, je vais être honnête avec toi. Pendant assez longtemps, je t'ai détesté. Je ne vais pas prétendre le contraire aujourd'hui. Ce qui s'est passé m'a profondément blessé, et pendant des années, j'ai eu beaucoup de mal à tourner la page. Mais le temps a fini par apaiser ma colère et, surtout, ma

douleur. Je ne dis pas que j'ai tout oublié, mais j'ai appris à vivre avec ce qui s'est passé.

— Je comprends…

— Et tes amis ? Tu les fréquentes toujours ? Lucien et Bernard, par exemple ? Est-ce que vous êtes encore aussi proches qu'avant ?

— Non. Depuis cette fameuse soirée, nous nous sommes complètement séparés. Rien n'est plus comme avant. Après ce qui s'est passé, j'ai compris que notre amitié reposait sur bien peu de choses.

— Même Lucien ?

— Oui. J'ai appris quelque temps après qu'il avait quitté le village. Il est parti sans vraiment donner d'explications, du moins pas à moi. Je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis.

— Et Bernard ?

— Bernard… c'est différent. Si je le croise dans la rue, je me contente de lui faire un signe de tête pour le saluer. Rien de plus. Nous n'échangeons pratiquement jamais un mot. Il y a des personnes avec lesquelles on finit simplement par ne plus avoir envie de parler.

— Après tout ce qui s'est passé, je peux comprendre, lui répondit Nelly.

— Tu sais, moi aussi j'ai beaucoup réfléchi. Avec le temps, certaines choses deviennent plus claires. On comprend mieux les erreurs que l'on a commises, les personnes auxquelles on a fait confiance et celles qu'on aurait peut-être dû écouter. Aujourd'hui, je ne cherche plus à revenir en arrière. Je veux simplement avancer.

— Peut-être que cette rencontre devait arriver un jour ou l'autre. Qu'en penses-tu, Paul ?

— C'est possible, Nelly. En tout cas, je suis content qu'on ait enfin pu discuter calmement.

Elle resta silencieuse quelques secondes. Elle baissa les yeux, comme si elle cherchait le courage de dire quelque chose qu'elle avait gardé en elle pendant longtemps.

— Mais avant que tu partes, Paul, il faut que je te dise quelque chose. Ce soir-là… quand tu as demandé à tes amis de me tenir les bras et les jambes pour que tu puisses me prendre de force… je sais que ce n'est pas quelque chose que je devrais avoir envie de raconter, mais j'y pense encore souvent.

Elle inspira profondément. Sa voix devint plus hésitante.

— Ce qui me perturbe le plus, c'est ce que j'ai ressenti. J'avais peur, j'étais complètement dépassée, et pourtant, au milieu de toute cette confusion, j'ai éprouvé des sensations que je ne comprenais pas. C'était contradictoire, presque impossible à accepter pour moi. Une partie de moi était terrorisée et voulait que tout s'arrête, tandis qu'une autre réagissait d'une manière que je n'arrivais pas à expliquer.

Elle détourna le regard, visiblement mal à l'aise.

— Tu étais le premier garçon avec qui j'avais vécu quelque chose d'aussi intime. Je n'avais jamais eu de rapport sexuel avant. Et depuis, je me demande pourquoi mon corps a pu ressentir certaines choses alors que, dans ma tête, je savais que je n'avais pas choisi cette situation. Ça me fait honte de l'admettre, parce que j'ai peur que tu interprètes ça comme si j'avais voulu ce qui s'est passé. Ce n'est pas aussi simple.

Elle marqua une pause avant de reprendre, plus doucement :

— Avec Lucien et Bernard, ça avait été beaucoup plus violent. Ce que j'avais ressenti avec eux m'avait profondément écœurée et m'avait laissé une impression terrible. Avec toi, mes souvenirs sont plus confus. Il y a de la peur, de la colère, de la honte… mais aussi des sensations que je n'arrive toujours pas à comprendre. Et c'est justement cette contradiction qui me trouble autant.

Nelly eut un petit rire nerveux.

— Je suis complètement folle de te dire tout ça. Je ne sais même pas pourquoi j'ai besoin de te l'avouer maintenant.

Elle releva finalement les yeux vers Paul.

— Peut-être que j'aimerais simplement pouvoir parler de tout ça autrement, sans avoir à faire semblant que je ne ressens rien. Et… malgré tout ce passé compliqué, j'aimerais qu'on puisse dîner ensemble après-demain. Juste parler, calmement, dans un autre contexte. Alors, dis-moi… quel est ton plat préféré ?

— Ouah ! Ce que tu viens de me dire me fait vraiment énormément de bien. Pour être honnête, je pensais que tu allais m'en vouloir et même me détester pour le restant de tes jours. Je suis donc vraiment soulagé de savoir que ce n'est pas le cas. Bien sûr que je viendrai dîner demain soir avec toi, ça me fera très plaisir de passer un moment ensemble. Et puisque tu me demandes quel est mon plat préféré, je te réponds sans hésiter : j'adore le salé aux lentilles !

— D'accord ! Dans ce cas, tu devrais quand même prévoir quelques affaires de rechange et les prendre avec toi. N'oublie surtout pas ta brosse à dents, car on ne peut jamais savoir à l'avance ce qui peut se passer ni comment la soirée va se terminer. Ce serait donc plus prudent que tu sois préparé et que tu aies tout ce dont tu pourrais avoir besoin. Pense également à prendre tes papiers avec toi, c'est important. Je t'attends demain soir vers neuf heures. J'ai hâte de te voir et de passer cette soirée avec toi ! Ah, et j'allais oublier… surtout, tu ne souffles mot à personne. Ça doit rester notre secret, quoi qu'il arrive.

Elle voulait que tout soit parfait pour recevoir son invité. Avant de commencer à cuisiner, elle prit le temps de consulter attentivement un livre de cuisine afin de découvrir la meilleure façon de préparer le salé aux lentilles. Elle lut plusieurs fois les indications, vérifiant chaque étape pour être certaine de ne rien oublier. Elle souhaitait réussir son plat et faire bonne impression. Avec beaucoup de patience et de minutie, Nelly se mit ensuite à préparer les lentilles. Elle les versa sur la table et les examina attentivement.

Elle prit le temps de les trier une par une, retirant les petits cailloux, les grains abîmés ou ceux qui ne lui semblaient pas assez beaux. Ce travail lui demanda du temps, mais elle ne voulait rien laisser au hasard. Pour elle, la qualité du repas dépendait aussi de ces petits détails. Après avoir soigneusement préparé les lentilles, elle sélectionna un beau morceau de porc pris dans la palette, en veillant à ce qu'il soit suffisamment tendre et savoureux pour donner du goût au plat.

Elle imaginait déjà les lentilles mijotant doucement avec la viande, dégageant une odeur agréable qui remplirait peu à peu la maison. Mais elle ne pensait pas seulement au repas. Elle voulait également que son invité se sente bien dès qu'il arriverait. Elle prépara donc la table avec attention, en prenant soin de chaque détail. Elle disposa les éléments nécessaires pour que son invité puisse s'installer confortablement et manger tranquillement. Elle souhaitait qu'il se sente accueilli, à l'aise et surtout en confiance.

Pour rendre l'atmosphère encore plus chaleureuse, elle ajouta finalement une chandelle sur la table. Lorsqu'elle l'alluma, une lumière douce et vacillante éclaira la pièce. La petite flamme apportait une ambiance calme et agréable,

donnant à la table un aspect plus chaleureux. Elle regarda alors son installation avec satisfaction. Tout était prêt : le repas avait été préparé avec soin, la table était accueillante et la chandelle créait une atmosphère rassurante. Elle espérait ainsi que son invité se sentirait immédiatement à son aise et comprendrait tous les efforts qu'elle avait faits pour lui offrir un repas préparé avec attention et générosité.

Paul arriva devant la maison dans la soirée, le sourire aux lèvres. Il était très bien habillé, vêtu d'une chemise élégante et d'un pantalon soigneusement repassé. Dans une main, il tenait une petite boîte de gâteaux joliment décorée, tandis que l'autre était occupée par un sac de voyage qu'il portait avec lui. Il s'avança tranquillement jusqu'à la porte, puis s'arrêta un instant pour remettre correctement ses vêtements et vérifier que la boîte de gâteaux était toujours bien tenue. Il prit une grande inspiration avant de frapper doucement à la porte. Quelques secondes plus tard, Nelly ouvrit. En la voyant apparaître devant lui, Paul la regarda avec un grand sourire chaleureux. Son visage s'illumina de joie et, sans attendre, il lui tendit la petite boîte de gâteaux.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit-il avec un sourire.

Nelly regarda la boîte, puis Paul, surprise et heureuse de le voir arriver ainsi, avec son sac de voyage à la main.

— Viens, installe-toi, assieds-toi confortablement sur le canapé. Je vais te servir un petit apéritif, mais avant, je dois mettre ses gâteaux au frais. Regarde, j'ai déjà préparé la table ! J'espère que tu vas te régaler. Je pense que tu vas adorer mon petit salé.

Dans la cuisine, le petit salé aux lentilles de Nelly mijotait doucement sur le feu. Une délicieuse odeur de viande fumée, de lentilles et de légumes emplissait peu à peu toute la maison. Le plat cuisait tranquillement, laissant échapper de petites bulles à la surface.

De temps en temps, Nelly se levait pour aller jeter un coup d'œil à la casserole. Elle soulevait délicatement le couvercle, remuait doucement le petit salé avec une grande cuillère en bois afin que les lentilles n'attachent pas au fond, puis goûtait une petite cuillerée pour vérifier l'assaisonnement. Satisfaite, elle rajoutait parfois une pincée de sel ou quelques herbes avant de remettre le couvercle et de laisser le plat poursuivre sa cuisson à feu doux. Tout était prêt pour son invité: la table soigneusement dressée, les verres déjà disposés et le repas qui mijotait paisiblement dans la cuisine.

— Allez ! Dépêche-toi donc de finir ton verre, je meurs d'impatience de te voir goûter à mon petit salé. J'ai passé tant de temps à le préparer que j'ai hâte de découvrir ce que tu en penseras dès la première bouchée.

Paul prit place à table pendant que Nelly déposait délicatement la casserole sur le dessous-de-plat. Une délicieuse odeur s'en échappait, emplissant peu à peu la pièce d'un parfum réconfortant. Avec un sourire, elle commença à servir son invité. Paul se pencha alors au-dessus de son assiette. Avant même de porter sa fourchette à sa bouche, il prit le temps de respirer profondément les arômes qui s'en dégageaient, comme s'il voulait en savourer chaque promesse. Il releva les yeux vers Nelly, un sourire reconnaissant aux lèvres.

— J'ai l'impression, Nelly, que tu as mis tout ton cœur dans la préparation de ce plat… rien que pour moi. J'ai vraiment de la chance.

Nelly lui adressa un sourire discret, touchée par ses paroles. Ce simple compliment semblait donner encore plus de valeur au repas qu'elle venait de préparer. Quelques minutes plus tard.

— Paul ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'aimes plus mon petit salé ? Tu es tout pâle… On dirait que tu vas vomir.

Paul ne répondit pas tout de suite. Une main crispée sur son ventre, il se plia en deux, le visage couvert de sueur. Ses lèvres avaient perdu toute couleur et de petits tremblements parcouraient ses mains.

— C'est… c'est horrible. J'ai terriblement mal au ventre.

Sa respiration était devenue courte et irrégulière. Il porta une main à sa bouche, comme s'il luttait contre une nausée soudaine.

— Tout à l'heure… le morceau de salé que j'ai mangé avait un goût vraiment étrange.

Il s'interrompit, essuya son front ruisselant de sueur et ferma les yeux quelques secondes.

— Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention… Pourtant, il avait l'air parfaitement frais.

Un nouveau spasme lui arracha une grimace. Il s'agrippa au bord de la table pour ne pas vaciller.

— Mais maintenant… j'ai la tête qui tourne. Et mes mains… elles sont toutes engourdies.

Son regard se posa sur son assiette. Une expression de peur traversa soudain son visage.

— Tu crois que… quelque chose n'allait pas avec cette viande ?

Nelly le regarda avec un demi-sourire, puis lui retira son assiette des mains avant de jeter son contenu à la poubelle. Elle vida ensuite le reste de la casserole dans le même sac. Puis, comme si elle allait lui fournir l'explication la plus naturelle du monde, elle prit la parole :

— Le salé était vraiment excellent. Mon boucher l'a choisi spécialement pour moi. Les lentilles aussi : j'ai pris soin de choisir la meilleure marque. Et la garniture était parfaite.

Il la fixa, déconcerté, avant de souffler :

— Alors pourquoi est-ce que j'ai aussi mal ?

Nelly haussa légèrement les épaules.

— Je pense que c'est le supplément que j'ai ajouté que tu digères mal. Peut-être que tu fais une allergie à la mort-aux-rats… La dose était peut-être un peu trop forte. Je suis désolée pour toi.

Il resta silencieux quelques secondes, cherchant encore à comprendre.

— Mais alors… pourquoi étais-tu aussi gentille avec moi quand nous nous sommes retrouvés ?

— Il fallait que tu acceptes mon invitation. Ce soir-là, tu as détruit ma vie. Et ne te raconte surtout pas d'histoires : quand tu m'as prise de force, tu as transformé cet instant en quelque chose que je n'oublierai jamais. Le pire moment de toute mon existence. Quand nous nous sommes revus, tout ce que je t'ai dit n'était qu'un mensonge.

Chaque mot. Chaque sourire. Chaque semblant de calme. Je te déteste au point d'en avoir la nausée. Tu me dégoûtes. Tu pensais peut-être que le temps finirait par effacer ce que tu avais fait. Tu avais tort. J'ai attendu. J'ai gardé chaque souvenir, chaque détail, chaque seconde de cette nuit. Et maintenant, tu vas finir dans la fosse que j'ai creusée spécialement pour toi. Et comme un clin d'œil du destin, tu reposeras aux côtés de ton ami Lucien.

Paul n'entendait plus les paroles de Nelly. Elles se perdaient dans le vide, incapables d'atteindre celui qui avait déjà franchi le seuil séparant les vivants des morts. Son regard était éteint depuis longtemps, et son âme avait déserté ce corps devenu une simple enveloppe de chair. Sans verser une larme, Nelly reprit la housse, saisit le petit chariot et y enferma Paul. Le bruit sourd des roues résonna dans le silence tandis qu'elle le poussait vers sa dernière demeure, là où il disparaîtrait à jamais.

Lorsqu'elle revint, elle entreprit d'effacer jusqu'au moindre souvenir de son existence. Les vêtements, tout fut jeté aux flammes. Le feu dévora chaque trace de Paul avec une avidité féroce. Même le repas qu'elle lui avait préparé termina dans le brasier. Bientôt, il ne resta plus que des cendres grises emportées par le vent, comme si Paul n'avait jamais existé.

Il ne lui restait plus qu'à remplir le dernier trou. Mais son esprit était déjà ailleurs. Comment retrouver Bernard ? Où pouvait-il bien se cacher dans ce village qui lui semblait soudain si vaste ? Un client régulier du café lui confia avoir entendu dire que Bernard avait déménagé. Désormais, il vivait dans une petite maison de bois à l'orée du village. On racontait aussi qu'il avait pour compagne une femme nommée Françoise.

C'était la mi-juillet, et le soleil de l'après-midi écrasait le village sous une chaleur lourde. Dans les ruelles, les volets à demi clos protégeaient les maisons de la fournaise, tandis que, devant les portes, quelques femmes bavardaient à voix basse, éventail à la main. Plus loin, on entendait le bourdonnement des mouches autour des étables et, par moments, le chant d'un coq qui semblait se croire encore au matin. Nelly avait enfourché sa bicyclette et s'en était allée à la recherche de Bernard. Elle traversa le village en pédalant tranquillement, le panier accroché au guidon se balançant au rythme de ses coups de pédale. Sur son passage, les hommes interrompaient leurs conversations. Aucun ne songeait à détourner les yeux.

Ils la regardaient passer avec cette curiosité mêlée d'admiration que les jeunes filles éveillaient encore dans les petits villages. Il faut dire que, ce jour-là, Nelly avait fait bien des efforts pour être à son avantage. Elle avait pris le temps de se coiffer avec soin, lissé ses cheveux et choisi sa plus jolie robe. Elle savait bien que les regards se poseraient sur elle et, au fond, cela ne lui déplaisait pas. Mais ce n'étaient pas les regards des hommes du village qui l'intéressaient.

Elle cherchait Bernard.

Et si elle avait tant pris soin de sa toilette, c'était dans l'espoir de le rencontrer. Elle voulait être jolie, plus jolie encore qu'à l'ordinaire. Si le hasard les mettait enfin face à face, il fallait que Bernard ne puisse s'empêcher de la remarquer. Peut-être même, qui sait, qu'il tomberait sous son charme. À cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres. Elle appuya un peu plus fort sur les pédales et poursuivit son chemin.

Dans les champs baignés de soleil, les hommes s'affairaient à faucher le foin, courbés sur leur ouvrage, au rythme régulier des faux qui tranchaient les hautes herbes. Lorsque Nelly passa près de l'un des champs, un long coup de sifflet s'éleva soudain derrière elle. À cette époque, ce genre de geste n'avait rien d'inhabituel. Les hommes sifflaient les jeunes filles qu'ils croisaient, parfois par jeu, parfois pour les taquiner, mais surtout pour attirer leur attention. C'était une manière un peu maladroite de leur faire comprendre qu'ils les avaient remarquées, qu'ils les trouvaient jolies. Nelly, habituée à ces petits signes d'un autre temps, s'arrêta et se retourna avec un léger sourire aux lèvres.

— Alors ça… pour une surprise, c'est une surprise ! Bernard ! Comment vas-tu, après tout ce temps ? S'exclama Nelly, un sourire mêlé d'étonnement et d'émotion aux lèvres.

— Nelly… Bonjour ! Je suis vraiment heureux de te revoir. Merci de t'être arrêtée. Quand j'ai sifflé, je ne savais absolument pas que c'était toi. Quelle maladresse… Si j'avais su, je m'y serais pris autrement.

Nelly eut un petit rire, comme pour dissiper la gêne qui venait de s'installer entre eux.

— Tu n'as pas changé, Bernard. Toujours aussi spontané…

Il lui adressa un sourire un peu embarrassé.

— Tu sais, Nelly, je ne suis vraiment pas fier de ce que nous t'avons fait ce soir-là. Avec le recul, je mesure davantage la peine que nous avons pu te causer, et je le regrette sincèrement. J'espère qu'avec le temps, les mauvais souvenirs de cette soirée se sont peu à peu effacés.

— Merci, ça me fait vraiment plaisir de savoir que tu regrettes cette période. Et tes anciens copains, tu les as revus depuis ?

— Non, malheureusement. Nous ne nous sommes plus vraiment fréquentés après ça. Chacun a fini par suivre son propre chemin. J'ai appris que Lucien et Paul étaient partis, mais je ne sais pas où ils ont posé leurs valises. Ça fait

longtemps que je n'ai plus eu de leurs nouvelles. Je me demande parfois ce qu'ils sont devenus et s'ils pensent encore à cette soirée.

— Et toi, Bernard, finalement, tu es devenu agriculteur ?

— Non, pas vraiment. Quand arrive la saison des travaux agricoles, je vais leur donner un coup de main pour gagner un peu d'argent. Ce n'est pas toujours facile, mais ça me permet de mettre un peu d'argent de côté. Le reste du temps, je me consacre à mes études. Je prépare mon C.A.P. de mécanicien, parce que j'aimerais avoir un métier stable et pouvoir travailler dans un garage ou dans un atelier. Ce n'est pas toujours évident de concilier le travail et les études, mais je m'accroche. J'espère obtenir mon diplôme et pouvoir ensuite trouver un emploi qui me plaît.

— J'ai appris que tu sortais avec une fille, Françoise.

— Ah oui ! Mais ce n'est qu'une copine pour mes soirées. Il n'y a rien de sérieux entre nous.

— Bernard ! Est-ce que tu as deux minutes ? Il faudrait que je te parle de quelque chose.

— Oui, bien sûr. Vas-y, je t'écoute. Assieds-toi dans l'herbe avec moi.

— Le soir où tes deux amis ont abusé de moi… Je sais que je ne devrais probablement pas te dire ce que je m'apprête à t'avouer, mais je vais quand même le faire. Ce qu'ils m'ont fait subir était vraiment atroce. Et puis, lorsque ton tour est arrivé, je ne sais pas ce qui s'est passé… Peut-être était-ce ta douceur, ou peut-être autre chose. J'ai ressenti quelque chose de très différent, presque agréable. Tu m'as presque fait… Enfin, tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, je comprends… mais je dois quand même reconnaître que, sur ce point-là, je suis assez exceptionnel, déclara Bernard avec une modestie tellement éclatante qu'elle frisait l'insolence.

Nelly faisait tout son possible pour ne pas lui sauter dessus et lui arracher les yeux. Après avoir difficilement avalé sa salive, elle lui demanda en se forçant à sourire :

— Dis-moi, Bernard… Ça te dirait qu'on se fasse un petit dîner, tous les deux, un de ces soirs ? Demain soir, tu es libre ? Et surtout, dis-moi quel est ton plat préféré.

— Ton invitation m'intéresse beaucoup, surtout après ce que tu viens de me dire. Alors, d'accord, j'accepte. Mon plat préféré, c'est le steak-frites.

— Attends ! Donne-moi autre chose. Celui-là est beaucoup trop facile à préparer. Il me faut un plat avec une sauce.

— Bon, d'accord… Alors allons-y pour une blanquette de veau.

— Très bien, Bernard. Et puis, on ne sait jamais… À ta place, je prendrais quand même un sac avec quelques vêtements, ta brosse à dents et, surtout, tes papiers d'identité. On ne peut jamais savoir ce qui peut arriver.

Elle marqua une courte pause avant d'ajouter, avec un sourire qui se voulait rassurant :

— Peut-être même que je te donnerai envie de rester beaucoup plus longtemps qu'une simple soirée.

Elle se détourna ensuite de lui.

— Allez, je te laisse reprendre ton travail. Je compte sur toi demain soir, vers 21 heures.

Nelly enfourcha son vélo et écrasa les pédales avec une fureur sauvage. Chaque coup de jambe était une décharge de haine, chaque tour de roue l'arrachait un peu plus à Bernard. Elle devait fuir, mettre entre eux le plus de distance possible, jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse derrière un virage, hors de portée de ses yeux. Alors seulement, elle pourrait s'effondrer dans le fossé, courbée par la rage, et vomir tout ce qu'elle avait en elle : le dégoût, la colère, les mots qu'elle n'avait pas pu lui cracher au visage. Une bile noire semblait lui brûler la gorge, remontant de ses entrailles comme si toute sa haine cherchait à sortir de son corps.

Arrivée chez elle, elle n'eut aucune envie de rentrer. Elle préféra rester dehors, seule avec ses pensées. Ses pas la conduisirent naturellement vers le fond du jardin. Elle s'arrêta devant la fosse béante, elle croisa les bras, comme pour se protéger du froid, et fixa la terre sombre. Longtemps, elle resta ainsi, incapable de détourner les yeux. Le trou semblait attendre.

Bernard.

Son nom résonna dans sa tête avec une insistance insupportable. Elle imagina son corps au fond de cette fosse, dissimulé sous les pelletées de terre, bientôt englouti par l'obscurité. Il suffirait de quelques coups de pelle. Quelques

minutes, peut-être. Et plus personne ne pourrait le voir. Plus personne ne pourrait poser de questions. Elle sentit sa mâchoire se contracter. Elle voulait que ce trou disparaisse. Que cette terre se referme. Que Bernard cesse enfin de peser sur elle, jusque dans ses pensées, jusque dans ses silences.

Une légère brise fit frissonner les herbes alentour, mais elle ne bougea pas. Son esprit semblait occupé à régler les derniers détails d'un projet qu'elle mûrissait depuis longtemps. Ses lèvres se pincèrent en un sourire à peine perceptible. Tout était prêt. Il ne lui restait plus qu'à attendre le bon moment. La patience n'avait jamais été son fort, elle était déterminée à ne commettre aucune erreur. Après tant d'efforts, il aurait été stupide de gâcher ce qui devait être l'ultime étape. Le lendemain matin, elle se rendit dans l'épicerie du village. Elle parcourut les rayons sans empressement avant de s'emparer d'un bocal de blanquette de veau toute prête.

Pas question de perdre son temps derrière les fourneaux pour cet homme qu'elle méprisait de tout son être. Il ne méritait ni son attention, ni ses efforts, pas même un repas préparé avec soin. De retour chez elle, elle posa le bocal sur le plan de travail avec une indifférence glaciale. C'était largement suffisant. De toute façon, son invité n'était plus vraiment en mesure d'exiger quoi que ce soit. Cette pensée arracha à son visage une expression satisfaite avant qu'elle ne tourne les yeux vers la fenêtre. Au-delà de la vitre, le jardin s'étendait sous le ciel gris, et quelque part, au fond, le dernier trou attendait encore d'être rempli.

C'était enfin le grand soir. La dernière invitation. La vengeance de Nelly allait enfin prendre fin. Il était 20 h 55 lorsque Nelly termina de préparer la table. La blanquette de veau mijotait doucement sur le feu, répandant dans toute la maison une délicieuse odeur. Soudain, quatre coups secs retentirent contre la porte d'entrée. Son invité était arrivé. Nelly alla ouvrir. Bernard se tenait sur le pas de la porte, une bouteille de vin à la main.

— Entre, Bernard. Merci pour cette bouteille. Tu es pile à l'heure ! Installe-toi sur le canapé, je vais te servir un apéritif accompagné de quelques cacahuètes. Je me suis souvenue que tu les aimais bien.

Bernard entra et regarda autour de lui avec admiration.

— Tu as préparé une très belle table, et en plus avec des bougies ! Et cette odeur qui vient de la cuisine… Tout cela m'a l'air délicieux.

Quelques minutes plus tard, alors que Nelly se tenait devant la cuisinière, attentive à la cuisson de sa blanquette, elle sentit soudain les mains de

Bernard se refermer autour de sa taille. Prise de panique, elle lâcha aussitôt sa cuillère.

— Alors, ma petite Nelly… Et si, avant de servir le dîner, tu me faisais visiter ta chambre ? Ou, si tu préfères, nous pourrions prendre une douche ensemble.

Nelly n'avait absolument pas anticipé une telle réaction de la part de Bernard. Pourtant, elle aurait dû s'y attendre et se tenir sur ses gardes. Cet homme avait décidément un comportement étrange dès qu'il se retrouvait seul avec une femme. Elle devait trouver au plus vite un moyen de détourner sa proposition, avant que la situation ne lui échappe.

— Attends, Bernard, ne précipite pas les choses. Regarde, la blanquette de veau est enfin cuite ! Et puis, quand tu prendras ton dessert, moi, j'irai dans la salle de bain enfiler le déshabillé un peu transparent que j'ai acheté spécialement pour cette occasion. Alors, s'il te plaît, mets-toi à table, que je puisse te servir tranquillement.

Elle avait réussi à calmer son invité en lui promettant quelque chose qui, au fond, n'arriverait jamais. Une promesse faite uniquement pour gagner du temps. Bernard déboucha la bouteille et remplit les deux verres. Nelly le regarda faire, sans un mot. Pour elle, une seule chose comptait désormais : qu'il termine son assiette. Le plus vite possible. Il attrapa son verre et le vida d'un trait. Pas une gorgée savourée, pas même une pause. Il posa le verre sur la table, puis le fit glisser machinalement entre ses doigts avant de tendre la main vers la bouteille.

Nelly sentit son ventre se nouer. Elle l'observait depuis quelques minutes et, maintenant, elle en était certaine : Bernard avait déjà beaucoup bu avant d'arriver chez elle. Beaucoup trop. Cette pensée lui donna froid. Elle repensa à son arrivée, à son regard, à cette façon qu'il avait eue de la fixer un peu trop longtemps. Sur le moment, elle n'y avait pas prêté attention. À présent, chaque détail lui revenait avec une précision inquiétante. Nelly remarqua qu'il ne regardait même plus son assiette. Il la regardait, elle. Un silence lourd s'installa entre eux. Nelly baissa les yeux, feignant de s'intéresser à son repas. Elle sentit pourtant son regard rester posé sur elle. À cet instant, elle comprit qu'il était urgent que Bernard finisse son assiette.

Dix minutes plus tard, Bernard avait terminé son repas. Pourtant, rien. Pas le moindre malaise, pas le moindre signe annonciateur. Nelly, elle, commençait à paniquer intérieurement. Quelque chose n'allait pas. Avait-elle mis suffisamment de poison dans la blanquette de veau ? Son produit était-il périmé ? Avait-il perdu son efficacité avec le temps ? Elle avait pourtant pris

ses précautions. Sachant que Bernard était un homme robuste, elle avait soigneusement calculé la dose. Elle était certaine d'en avoir mis largement assez. Alors pourquoi ne se passait-il rien ? Nelly observa Bernard du coin de l'œil. Il semblait parfaitement normal. Trop normal. Et si son plan avait échoué ?

— Ta blanquette était vraiment délicieuse… Et tu sais ce qui me ferait plaisir, maintenant ? Que tu viennes faire une petite sieste avec moi. Qu'en penses-tu ?

Une vague de panique submergea Nelly. Elle devait reprendre le contrôle, et vite. Bernard avait un sourire satisfait. Le regard de Nelly glissa lentement vers le rouleau à pâtisserie poser sur le plan de travail. Il était là, à portée de main. Elle imagina un instant le bruit sourd qu'il ferait en rencontrant le crâne de Bernard. Une fois. Peut-être deux, si nécessaire. Puis elle reporta les yeux sur lui. Il ne se doutait de rien. Nelly inspira profondément. Il fallait qu'elle trouve une solution. Parce que si Bernard continuait à lui parler de sieste avec cet air-là, elle risquait fort de ne plus avoir besoin de chercher longtemps comment en finir avec lui.

— Écoute, Bernard, le temps que je débarrasse la table et que je nettoie les assiettes, je te propose d'aller prendre une douche.

— D'accord, mais à une condition : que tu viennes m'y rejoindre.

Nelly se retrouvait une nouvelle fois prise au piège. Elle ne pouvait qu'accepter sa demande, même si elle faisait tout son possible pour retarder ce moment.

— Alors, qu'est-ce que tu fais, Nelly ? Je vais finir par attraper froid tout seul sous la douche. Allez, dépêche-toi et viens me rejoindre !

Lorsqu'elle arriva dans la salle de bains, Bernard se tenait déjà sous le jet de la douche. Ce qu'elle découvrit ne la rassura pas du tout : physiquement, Bernard était manifestement en grande forme. Pour gagner quelques minutes, elle s'attacha lentement les cheveux, enleva ses socquettes et vérifia une dernière fois que le vieux rasoir de son père était toujours dans la poche arrière de son pantalon.

— Allez ! Nelly ! Dépêche-toi ! Tu ne vois pas que je n'attends plus que toi ? Aïe ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ?! C'est horrible ! Punaise, ça me fait tellement mal !

Bernard s'effondra brutalement à genoux. Ses mains tremblaient tandis qu'il cherchait désespérément quelque chose auquel s'accrocher. Une douleur fulgurante lui traversait le corps. Il se plia en deux, incapable de reprendre son souffle, et poussa un cri étouffé sous la douche.

— Nelly… aide-moi…

Mais Nelly ne bougea pas. Le poison faisait enfin son effet. Elle le regardait s'effondrer, rassurée de voir son plan fonctionner. Elle avait du mal à dissimuler la satisfaction qui se dessinait sur son visage. Bernard tomba sur le côté, se tordant de douleur sur le sol de la douche. Ses cris résonnaient contre les parois tandis qu'il tentait encore, dans un dernier effort, de se relever.

Nelly, elle, resta immobile.

— Maintenant, tu comprends ce que c'est de souffrir sans qu'aucun secours ne vienne. Tu es vraiment naïf, Bernard, d'avoir cru tout ce que je t'ai raconté. Ce que j'ai ressenti quand tu étais sur moi, ce n'était que du dégoût. Tu m'as fait découvrir la haine que l'on peut éprouver quand quelqu'un vous inflige autant de souffrances, tant physiques que morales.

Elle lui expliqua alors l'origine de ses terribles douleurs au ventre :

— Tu m'as fait peur. Je me demandais pourquoi le poison mettait autant de temps à faire effet, car j'avais mis une sacrée dose de mort-aux-rats dans ta blanquette de veau. Bien plus que pour Paul et Lucien. Ils seront ravis de te revoir. Tu vas bientôt les rejoindre dans le trou qui t'attend au fond de mon jardin.

Dans un geste désespéré, Bernard tendit péniblement la main vers Nelly, les doigts tremblants, comme s'il s'accrochait à la dernière lueur d'espoir qui lui restait. Son regard, empreint de souffrance et de détresse, suppliait silencieusement la jeune femme de lui venir en aide, de lui offrir le soutien nécessaire pour se relever. Chaque mouvement lui arrachait une grimace de douleur, et son corps meurtri semblait refuser de lui obéir. Pourtant, malgré la souffrance qui le dévorait, une seule chose occupait ses pensées : il voulait lui parler.

Il aurait voulu lui dire combien il regrettait ce qui s'était passé ce soir-là, combien il aurait aimé pouvoir revenir en arrière pour effacer ses erreurs et réparer le mal qu'il lui avait fait. Les mots se bousculaient dans son esprit, chargés de remords et de regrets, mais lorsqu'il tenta d'ouvrir la bouche, aucun son intelligible ne parvint à franchir ses lèvres. À la place, seuls des cris de douleur s'échappèrent de sa gorge, brisant le silence qui les entourait. Il

serra les dents, s'efforçant de reprendre son souffle, puis tenta une nouvelle fois de parler, mais une nouvelle vague de souffrance le submergea, le contraignant à interrompre son effort.

Impuissant, Bernard fixa Nelly, les yeux brillants d'une émotion qu'il ne parvenait pas à exprimer. Sa main restait tendue vers elle, suspendue dans le vide, tandis que son regard semblait lui murmurer tout ce que sa bouche était incapable de dire. Il ne lui demandait pas seulement de l'aider à se relever. Il espérait qu'elle lui accorderait quelques instants, juste assez pour qu'il puisse enfin lui faire comprendre à quel point il regrettait, et combien le poids de cette soirée continuait de le hanter.

Nelly resta là, observant Bernard lutter contre ses derniers instants. Une satisfaction froide grandissait en elle à mesure que sa respiration s'affaiblissait. Lorsqu'enfin son souffle s'éteignit et que la mort imposa son silence, elle esquissa un léger sourire. Ce n'est qu'alors qu'elle alla chercher la housse et le petit chariot. Tout était terminé. Le troisième et dernier homme de sa liste venait de rejoindre les deux autres dans les ténèbres.

Le plus difficile pour Nelly avait été de tirer le chariot sur lequel reposait le corps de Bernard jusqu'au jardin. Dès le départ, elle avait compris que les choses ne seraient pas aussi simples qu'elle l'avait espéré. Le couloir lui paraissait interminable, étroit, encombré par endroits, et chaque encadrement de porte représentait un obstacle supplémentaire. Elle avait installé Bernard sur le chariot avec soin, en veillant à ce que son corps ne dépasse pas trop sur les côtés, mais il suffisait d'un mauvais angle pour que tout se complique.

Elle agrippa les poignées à deux mains et tira de toutes ses forces. Les roues résistèrent d'abord, puis le chariot avança brusquement, faisant grincer son armature dans le silence de la maison. Nelly s'immobilisa aussitôt, le souffle suspendu, tendant l'oreille comme si quelqu'un avait pu entendre ce bruit. Rien. Seulement le silence. Un silence qui, à cet instant, lui parut plus menaçant que n'importe quel son.

Elle reprit sa progression, lentement, centimètre après centimètre. À l'approche d'une porte, elle dut incliner légèrement le chariot pour éviter que les roues ne heurtent le montant. Le corps de Bernard bougea sous l'effet de la manœuvre. Pendant une fraction de seconde, elle eut l'impression que tout allait lui échapper, que le moindre geste maladroit allait provoquer un bruit assez fort pour la trahir. Elle serra les dents, rectifia la position du chariot et recommença à tirer.

La sueur commençait à perler sur son front. Ses bras lui faisaient mal, ses mains glissaient sur les poignées et sa respiration devenait de plus en plus difficile à maîtriser. Elle aurait voulu aller plus vite, en finir au plus tôt, mais la précipitation risquait de rendre le passage encore plus compliqué. Chaque mètre gagné lui coûtait un effort supplémentaire. Et le jardin, qu'elle savait pourtant tout proche, lui semblait toujours hors de portée.

Lorsqu'elle atteignit enfin la dernière porte, elle crut pouvoir souffler. Mais le chariot se coinça au niveau du seuil. Elle tira une première fois, sans succès. Le métal racla le sol dans un bruit strident qui lui arracha un sursaut. Elle s'arrêta net, les yeux fixés sur l'ouverture qui donnait sur l'extérieur. Elle n'avait plus le droit à l'erreur. Il fallait sortir Bernard de là, et vite.

Elle repositionna les roues, prit appui sur ses jambes et tira de nouveau, avec toute la force qui lui restait. Cette fois, le chariot franchit le seuil dans une secousse brutale. Nelly manqua de perdre l'équilibre, mais parvint à le retenir. Elle venait enfin de gagner le jardin.

Pour les deux autres, cela avait été beaucoup plus simple. Ils étaient morts dans la cuisine, et cette pièce avait justement une porte qui donnait directement sur le jardin. Aucun couloir à traverser, aucun angle difficile à négocier, aucun seuil étroit où risquer de rester bloqué. Leur transfert avait été rapide, presque facile en comparaison.

Avec Bernard, en revanche, chaque étape avait été une épreuve. Et maintenant qu'elle se trouvait enfin dehors, Nelly savait qu'elle ne pourrait pas se permettre de relâcher sa vigilance. Le plus difficile était peut-être derrière elle, mais elle n'était pas encore au bout de ce qu'elle avait à faire. Elle se demandait s'il fallait sortir Bernard de sa housse avant de le faire descendre dans le trou, ou si elle pouvait simplement le faire glisser dedans, complètement nu, comme un ver blafard abandonné au fond d'une terre froide. Le trou semblait attendre son occupant dans un silence oppressant, une gueule noire prête à se refermer sur lui pour l'engloutir à jamais. Une odeur de terre humide montait du fond, lourde et âcre.

Après tout, elle n'allait tout de même pas s'embêter à lui remettre ses vêtements. Elle n'avait aucune envie de manipuler une nouvelle fois ce corps inerte, de tirer sur ses membres raidis ou de lui passer une chemise comme si Bernard allait se réveiller pour lui reprocher un col mal ajusté. Rien que d'y penser, elle trouvait la situation grotesque. Il y avait quelque chose d'obscène à imaginer qu'on puisse encore prendre soin de son apparence alors qu'il n'était plus qu'une dépouille destinée à pourrir sous terre.

Elle baissa les yeux vers la housse. La silhouette de Bernard se dessinait vaguement, immobile. Il ne ressemblait déjà plus tout à fait à un homme. Il était devenu une masse silencieuse, un poids mort dont elle devait se débarrasser. Bientôt, il ne resterait de lui qu'un corps livré à l'obscurité, à l'humidité et aux créatures invisibles qui grouillaient dans les profondeurs du sol. La terre ferait son œuvre, patiemment, sans hâte, effaçant peu à peu jusqu'à la dernière trace de son existence.

Elle resta un instant sans bouger, les yeux fixés sur le trou. Le silence autour d'elle lui parut soudain anormal, presque menaçant. Comme si le monde retenait son souffle avant d'assister à la disparition de Bernard. Elle se demanda vaguement si elle éprouvait de la répugnance, de la tristesse ou simplement de la lassitude. À vrai dire, elle n'en savait rien. Elle voulait seulement en finir.

Une chose, pourtant, était certaine : qu'elle l'enterre habillé ou nu ne changerait absolument rien pour lui. Bernard ne sentirait ni le froid, ni la terre sur sa peau, ni le poids des mottes qui viendraient bientôt recouvrir son visage. Il ne protesterait pas. Il ne se plaindrait pas. Il ne lui demanderait jamais pourquoi elle l'avait abandonné ainsi, dépouillé de ses vêtements et de ce qui lui restait d'humain. Alors, à quoi bon s'embarrasser de scrupules ?

Elle inspira profondément, puis posa les mains sur la housse. Le plastique crissa dans le silence avec un bruit sec, presque indécent. Elle eut l'impression que ce son résonnait beaucoup trop fort, comme si Bernard lui-même venait de remuer dans son enveloppe. Le trou n'attendait plus qu'une chose : qu'elle lui abandonne Bernard et qu'elle referme la terre sur lui, pour que tout rentre enfin dans l'ordre. Un ordre sombre, définitif, dont personne ne viendrait plus jamais le tirer.

Nelly fit glisser Bernard dans le trou, centimètre après centimètre, retenant son souffle à chaque mouvement, comme si le moindre geste brusque risquait de la trahir. Ses doigts tremblaient. Elle s'efforçait de garder le contrôle, mais le moindre bruit lui arrachait un sursaut. Le froissement des feuilles, un craquement dans l'obscurité… Elle s'immobilisait, l'oreille aux aguets. Lorsqu'elle commença à rejeter la terre sur le corps, chaque pelletée lui sembla plus lourde que la précédente. La terre s'écrasait dans un bruit sourd, étouffant peu à peu ce qui restait de Bernard. Elle s'obligea à continuer, incapable de détourner les yeux de ce trou qui se refermait sous ses mains.

Et soudain, les images de cette soirée lui revinrent avec une violence inattendue. Les paroles, les regards, les gestes… Tout se rejouait dans son esprit, comme si elle y était encore. Cette soirée où, à cause d'eux, tout avait basculé. Où sa vie avait pris un chemin sans retour. Quelques années plus

tard, Nelly était devenue associée du patron du café où elle avait travaillé pendant de longues années. Un jour, le facteur s'arrêta devant son jardin et lui dit, admiratif :

— Franchement, Nelly, votre petit coin de jardin est magnifique ! Ces fleurs sont d'une beauté incroyable. Je me demande quel terreau vous avez utilisé pour obtenir un résultat aussi splendide, et combien de sacs il vous a fallu.

Nelly lui sourit et répondit :

— Merci pour le compliment ! J'ai utilisé du fumier. Il y en avait trois, et croyez-moi, c'était du pur fumier !